



VISAGE ET COEUR DÉCOUVERTS

LES MÉDIAS AUTREMENT |

— p.3 à 7 |

FÉMINITÉ DÉCOMPLEXÉE |

— p.22 à 26 |

SEXUALITÉ ALTERNATIVE

— p.20 à 23

TABLE DES MATIÈRES / IMMORTALISER AVANT DE PROFITER **_3** / IN LA JEUNESSE WE TRUST **_4** / UNE BIBLIOTHÈQUE À UN CLIC **_6** / NUISIBLES OU UTILES, LES RÉSEAUX SOCIAUX? **_7** / ZÉRO COMPRIS LE PRINCIPE **_8** / RÉDUIRE LES DÉCHETS UN GESTE À LA FOIS **_9** / EN QUÊTE DE SENS **_10** / LETTRE À UN PROF QUI N'AIMAIT PAS RIRE **_12** / LE CHOIX D'UNE VIE **_13** / LA FACE CACHÉE DES RÉSIDENCES **_14** / QUAND 88% EST INACCEPTABLE **_18** / CE QUE WIKIPÉDIA NE VOUS DIRA PAS SUR LE BDSM **_20** / VICTOIRE POUR LES CANADIENNES **_22** / UN NOUVEAU DÉPART **_23** / FÉMININ PLURIEL **_24** / APRÈS LA TEMPÊTE VIENT L'ARC-EN-CIEL **_26** / DANS UN CINÉMA PRÈS DE CHEZ VOUS **_27** / POUR QUE TON PEUPLE NE SOIT PLUS INVISIBLE **_28**

CRÉDITS

RÉDACTEUR EN CHEF

Sophie Presseault

ASSISTANTE-RÉDACTRICE

Maude Béclair

COLLABORATEURS

Bianca Joly, Bianca Sickini-Joly, Carolanne Belisle, Cloé Jeannotte, Élodie Létourneau-Venne, Émilie Piché, Ève Ménard, Jérémie Petit, Josée Duquette, Julianne Brassard, Laurence Benjamin, Maude Béclair, Mylène Béland, Patricia Charbonneau, Paul Jr Charron et Sophie Presseault

ÉDITION

Mariève Desjardins

GRAPHISME ET MISE EN PAGE

Émélie Charette-Paquette

CRÉATION DE LA GRILLE

Rachel Monnier

RÉVISION

Marie-Line Bolduc, Marie-Ève Dubé, Élyse Dupras et Mélanie Plourde

PHOTOS

COUV. - Geneviève Roberton

P.3 - Spectacle, Samuel Zeller (unsplash)

P.4 - Bouche, Ian Dooley (unsplash)

P.7 - Cellulaire, NeONBRAND (unsplash)

P.8 - Poubelle, Shane Rounce (unsplash)

P.10 - Boussole, Heidi Sandstrom (unsplash)

P.12 - Sac à dos, Scott Webb (unsplash)

P.19 - Stress, Tim Gouw (unsplash)

P.21 - Sophie Presseault

P.22 - Céline Gélinas

P.23 - Humain, Karina Carvalho (unsplash)

P.26 - Paysage, Eberhard Grossgasteiger (unsplash)

PAR SOPHIE PRESSEAULT



ODE À LA FEMME NORMALE

Nous ne sommes pas des super modèles. Nous ne sommes pas des *Instababes* avec deux cent mille *followers*. Nous n'avons pas de *sponsors* de *Sugar Bear Hair* parce que nous ne sommes pas des *Kardashian* ou des vedettes de *Youtube*. Nous ne sommes pas des *Malala Yousafzai*, nous ne sommes pas des *Virginia Woolf*, et encore moins des *Rosa Parks*. Nous ne sommes pas des *Wonder Woman*, des *Batgirl* ou des *Black Widow*. Nous ne sommes, en fait, que des femmes. Nous sommes de grandes femmes, de petites femmes, des femmes minces, des femmes grosses, des femmes brunes, blondes ou rousses, des femmes intelligentes, des femmes habiles de leurs mains, des femmes créatives et des femmes sensées et sensibles. Nous sommes des femmes ordinaires.

Mais le pouvoir, la volonté et le courage se cachant en chaque femme ordinaire sont inestimables. Ce sont des femmes ordinaires qui font des choses extraordinaires, et qui deviennent des icônes pour chacune d'entre nous. Ce discours ne sert en rien à diminuer l'impact immense qu'ont eu, ont et auront les hommes sur le monde : il s'agit d'une ode à la femme normale. Pendant des années, les femmes ont été dominées, mises sous silence et ignorées à cause de ce qui se trouvaient entre leurs jambes et sous leurs jupes. Maintenant est venu notre heure de gloire, et les femmes d'aujourd'hui me rendent si fière. Personne n'est parfait, mais une femme qui fait de son mieux pour changer le monde autour d'elle, que ce soit à une petite ou une grande échelle, mérite mon respect et mon admiration éternels. Les femmes, je vous aime! Vous êtes belles, vous êtes intelligentes, vous êtes magnifiques et adorables, telles que vous êtes. Ne changez pour personne d'autre que vous. Soyez fières de vos racines et de vos origines, et aimez-vous autant que je vous aime.

Aimez-vous autant que les filles qui ont écrit pour ce numéro aiment ce qu'elles font, et soyez aussi fiers de vos réalisations que je suis fière de ce journal. Que vous soyez un homme, une femme, ou tout ce qui se trouve entre les deux.



www.letroubletete.com

Le Trouble-Tête, également disponible sur le web, publie ici une version imprimée d'articles variés qui ne comptent pas passer inaperçus.

IMMORTALISER AVANT DE PROFITER

PAR ÈVE MÉNARD



Les lumières de l'amphithéâtre s'éteignent, mais celles de nos téléphones jaillissent. Le spectacle débute et la lumière rouge clignote sur notre écran. Les secondes s'accumulent sur la vidéo qui nous permettra d'immortaliser l'entrée en scène de notre artiste favori. Or, cette entrée, est-ce que nous la voyons réellement ou nous ne faisons que la regarder par le biais de notre téléphone?

Dans un monde dominé par le virtuel, c'est à se le demander. Regarder une action à travers un écran alors qu'elle se déroule devant nos yeux, est-ce vraiment la regarder?

Selon les statistiques, aujourd'hui, nous prenons autant de photos à toutes les deux minutes qu'il en a été prises pendant tout le 19^e siècle. Rappelons que la photographie a vu le jour au début dans la première partie du 19^e siècle. Donc, en 100 ans, dans le monde, nous avons pris autant de photos que nous en prenons maintenant en 120 secondes. Sans aucun doute, cette pratique fait partie intégrante de nos vies.

Lorsque nous arrivons dans un nouveau pays et qu'un monument impressionnant se dresse devant nos yeux, nous dégainons nos téléphones ou nos caméras afin de mitrailler le spécimen de clichés. Puis, nous continuons notre visite des lieux. Mais le monument, l'avons-nous même observé ou nous nous sommes simplement contentés de le capturer pour la postérité?

La génération actuelle est décrite comme étant celle de l'instantané. Pas sans raison : l'instantané, nous adorons le capturer. Nous vivons dans l'urgence d'immortaliser immédiatement, pour, plus tard, profiter. Et créer des souvenirs. Mais est-ce qu'un souvenir est réel si, dans la réalité, nous ne l'avons pas réellement vécu? Un souvenir n'est-il pas plus riche par les émotions véhiculées? Le ressenti du

moment ne vaut-il pas plus qu'une image sans vie? Une image vaut peut-être mille mots, mais vaut-elle mille sentiments?

Pourquoi agir ainsi, en fait? Peut-être sommes-nous si effrayés de manquer quelque chose de notre présent que nous enregistrons tout afin de regarder par la suite, au besoin. Mais, dans ce cas, n'est-ce pas justement le présent que l'on manque? Un choix s'impose à nous : préférons-nous pouvoir apprécier à long terme ou profiter pleinement, au bon moment?

Lorsque nous filmons le concert de notre artiste préféré, nous nous assurons que, dans quelques jours, nous pourrons réécouter ces enregistrements et nous remémorer ces bons souvenirs. De ce fait, quelques jours plus tard, nous visionnons ces vidéos et nous sourions devant ces moments d'euphorie. Bref, chaque fois que nous vivons le présent, nous nous rappelons le passé ou nous planifions le futur. Au lieu de simplement vivre le moment...dans le moment!

Imaginons, un instant, une réalité sans téléphone et sans aucun outil pour prendre des photos ou des vidéos. Comment vivrions-nous? Nous n'aurions que nos yeux pour apprécier et notre esprit pour se souvenir. Alors là, seulement, nous profiterions pleinement de nos expériences.

Baissons nos écrans un instant et relevons les yeux. Apprécions maintenant, sans se soucier d'hier ou de planifier demain.

IN LA JEUNESSE WE TRUST

PAR MAUDE BÉLAIR



Les médias s'ajustent de leur mieux au vent de changement qui souffle sur le monde technologique. Délaissant le sentier tout tracé de la tradition et du conformisme, des travailleurs du milieu proposent une vision médiatique différente : parler de l'incongru, du tabou, de l'art. Changer la donne, quoi. Et faire la place aux jeunes.



Ils ne sont pas si nombreux, les médias québécois qui oseraient mettre en page couverture un pénis en érection à travers un slip, le visage de Justin Trudeau en beaucoup trop gros plan, ou une jeune femme jambes écartées en train d'accoucher. Cette posture audacieuse, c'est celle qu'a adoptée *Urbania*.

Comme d'autres médias, *Urbania* révèle une faille importante de l'offre actuelle : l'absence de certains angles dans le traitement de l'information. Plusieurs sujets, considérés controversés ou tabous, ne sont pas ou très peu couverts.

De cette carence informative est né, en 2003, le magazine *Urbania*, qui présente à chaque numéro une série de textes, chroniques et reportages rassemblés sous une thématique, comme le cannabis, les étudiants, la rue, l'anonymat ou les célibataires, pour ne citer que quelques numéros plus récents. La publication, maintenant biannuelle, s'est dotée de la mission de rendre l'ordinaire extraordinaire. « *Urbania* s'est confié la tâche d'être des anthropologues de la culture populaire », spécifie Valérie Duhaime, qui a été journaliste pour la boîte montréalaise pendant plusieurs années. « On n'a donc pas vraiment le choix de se tenir loin des sentiers battus. » Mettant de côté la structure traditionnelle et se penchant sur les polémiques sociétales, la revue a choisi de participer à un tout nouveau genre informatif. « Nous sommes très conscients de ne pas

être un média à nature informative. Notre but est de parler de concepts de notre génération à travers nos lunettes de milléniaux », souligne-t-elle.

Le magazine montréalais se démarque de la masse à sa façon, notamment en offrant une tribune de choix à un public beaucoup plus jeune, public qui brille par son absence dans le monde médiatique québécois. Usant d'un vocabulaire plus familier et direct, l'équipe a favorisé une proximité entre elle et son auditoire, notamment via son site Internet, qui se doit d'être ouvert, curieux et surtout, conscient de l'ère dans laquelle il se trouve. « On ne le fait pas dans le but de créer cette proximité. On le fait parce qu'on l'a. »

ODE À VOUS, MESDAMES !

Mais il n'y a pas que l'usage des mots et leur couverture qui ont changé. Le lieu de diffusion des médias lui-même a été l'objet d'une permutation intéressante dans les dernières années. « Eh oui, même les blogueurs ont de quoi à dire, encore plus les blogueuses », dit en riant Josiane Stratis, co-fondatrice et rédactrice en chef du blog *Ton Petit Look*. Ce blog de mode féminine, créé en 2009, est devenu au fil du temps une véritable plateforme médiatique spécialisée dans la condition des femmes. Publiant quotidiennement sur un site Internet à nature de *blog*, l'équipe, composée principalement de femmes, a su prouver aux géants de l'information que l'on peut se débrouiller autrement. Ressentant parfois que l'on doute de leur travail ou de leurs capacités, la jeune rédactrice invite les sceptiques à consulter leurs statistiques : *Ton Petit Look* est le blog de mode le plus consulté au Québec. Que ce soit sur papier ou sur Internet, il est maintenant possible à tous de partager une information vérifiée, précise et intègre.

Si *Ton Petit Look* s'identifie comme un blog abordant la mode et les dernières tendances féminines, il ne s'en tient guère à cela. Avec son homologue *Ton Petit Look Moms*, les blogs abordent les côtés « beaux-pas-toujours-beaux » de la vie des femmes, tels que la maternité, l'acceptation de soi et le féminisme, et partagent conseils et anecdotes afin d'accompagner leur public. « Les femmes sont sous-représentées dans les médias, alors nous, on a décidé de s'en occuper », affirme fièrement Stratis. La rédactrice déplore que les gens croient qu'une égalité hommes-femmes a été atteinte et que le combat a cessé. « Les gens croient que c'est rendu correct parce que les femmes ont des choses conçues pour elles. Mais y'a tellement plus que ça. » En attendant cette parité, l'équipe s'est engagée à travailler selon ses convictions et à offrir son soutien à toutes leurs consœurs, puisque cette aide n'est manifestement pas offerte partout.

ÉLOGE DU BEAU

Si les mots comptent et sont indispensables, l'image perce aussi le milieu des nouveaux médias. « Les gens aiment le beau, c'est comme ça. L'art, l'esthétique. Tout ça est essentiel », partage Jean-François Proulx, directeur artistique au magazine *Nouveau Projet*. Cet autre biannuel, publié en version papier et vendu en format numérique, est le premier de son genre au Québec : un magazine partageant à son auditoire des reportages sur des enjeux sociaux, des nouvelles créatives, des textes dramatiques, des poèmes ou des œuvres philosophiques. Le tout agréablement présenté dans un souci de recherche esthétique. « C'est dommage que ce souci-là ne se retrouve pas dans les grands médias. Ça amène vraiment quelque chose de plus. » Tout comme *Nouveau Projet*, les nouveaux médias semblent se préoccuper de leur apparence et vouloir accompagner leur travail d'un certain éclat. En plus de l'équipe éditoriale, *Nouveau Projet* fait de

nombreuses collaborations avec des graphistes, illustrateurs ou autres directeurs visuels. « Le Québec regorge de talents artistiques, c'est un vrai gaspillage de ne pas afficher leur talent et surtout, leur dévotion à leur métier. »

METS ÇA DANS TA PIPE !

Les médias traditionnels ont forgé les bases de l'information québécoise et ont su donner une structure stable et une notoriété bien méritée aux journalistes locaux. Mais ces jeunes et fringants nouveaux médias amènent des idées créatives, innovatrices, nouvelles. Leur grand avantage : ils savent dans quelle ère de l'humanité ils se trouvent, et sont bien conscients des enjeux d'une société bien à eux. Et, sans grand étonnement, tous semblent suggérer une idée simple : donner plus de place aux milléniaux en les laissant partager leur vision du monde et en leur donnant la tribune qui leur revient. Si la jeunesse tient tout de ses aînés, il n'en demeure pas moins que ceux-ci ont beaucoup à apprendre de leurs successeurs. Les milléniaux, ou la génération gâtée, appelez-les comme vous le voulez!, sont prêts, désireux d'apporter leur touche au monde médiatique québécois en en électrifiant plus d'un sur leur passage.

UNE BIBLIOTHÈQUE À UN CLIC

PAR BIANCA JOLY ET LAURENCE BENJAMIN



Dévoreurs et dévoreuses de romans, saviez-vous qu'une bibliothèque remplie à craquer de livres d'une grande diversité existe à un seul clic de souris, tout à fait gratuitement et sans jamais que vous ayez à payer de frais de retard? Voici Wattpad!

Wattpad est un site social libre d'accès, créé en novembre 2006 par Allen Lau et Ivan Yuen, deux jeunes entrepreneurs canadiens. Il permet d'écrire et de partager gratuitement des récits en tous genres, incluant des *fan fictions* (histoires créées à partir de personnages fictifs ou réels déjà connus). Après avoir choisi un pseudonyme et un mot de passe, le lecteur a devant lui une véritable bibliothèque et peut s'orienter dans ses choix de lecture à l'aide d'un résumé et d'une page couverture accompagnant chaque récit.

Cependant, les récits qu'on trouve ne sont pas ceux qui figurent sur les tablettes des magasins. Chaque histoire est plutôt créée par un auteur amateur. L'espace virtuel permet donc aux écrivains de se concentrer sur leur création et leurs personnages en ajoutant parfois un support visuel ou audio à leurs chapitres. Les lecteurs peuvent également commenter les chapitres de leur histoire préférée.

UNE PLATEFORME D'OPPORTUNITÉS ET DE TALENTS

La plateforme peut servir de tremplin pour certains auteurs amateurs. Plusieurs histoires obtiennent un succès fulgurant auprès des lecteurs, ce qui attire parfois le regard des maisons d'édition. Parmi ceux qui se sont fait repérer par une maison d'édition, il y a Anna Todd. Mariée à dix-huit ans à un militaire, elle s'est retrouvée femme au foyer. Elle écrivait pour faire passer l'ennui. Elle a commencé à écrire une *fan fiction*, avec comme personnages les garçons du groupe One direction. L'attention que son histoire appelée *After* a reçue lui a offert l'opportunité de publier cinq tomes en version papier, en changeant les noms des chanteurs. Sa série de romans figure sur les tablettes de plusieurs librairies encore aujourd'hui. Elle est devenue romancière à temps plein, faisant le tour du monde pour rencontrer ses fidèles lecteurs. Anna Todd n'est pas la seule : plusieurs autres futurs auteurs retirent leurs livres de Wattpad, annonçant leur publication prochaine. Ce site a créé une grande famille, une communauté remplie de talents et débordante d'imagination.



À VOS PLUMES!?

Vous voulez tenter votre chance sur Wattpad et ainsi peut-être devenir la nouvelle coqueluche littéraire? Thelma, ou Emithem pour la communauté, est une jeune auteure qui a écrit *Le cœur de Charlie*, roman lu par plus de 500 000 internautes. Elle dévoile ses trucs pour trouver l'inspiration.

Comment définirais-tu ton processus créatif?

Je visualise chaque scène dans ma tête comme si c'était un film. Je me fixe « les grandes lignes », les moments importants et après, je crée à partir de ce scénario. Pour la création des personnages, je me fais une idée de la façon dont chacun agit selon son caractère. J'essaie vraiment de me mettre à leur place en me demandant comment une personne impulsive comme Charlie, par exemple, réagirait à un drame comme celui de sa famille.

Dans quelle ambiance te mets-tu pour écrire ?

En général, j'écris le soir, dans mon canapé, pendant que mes parents regardent la télé. Je mets ma musique, car je ne peux pas écrire sans elle, je me couvre de ma couverture et je commence à écrire.

D'où est venue l'inspiration pour la création de ton roman *Le cœur de Charlie* ?

J'ai trouvé l'inspiration en regardant le film *Le secret de Charlie*. Je l'ai trouvé très triste, mais j'ai beaucoup aimé, alors j'ai repris l'idée du personnage principal dévasté par la mort d'un de ses proches (dans le film, c'est son frère). Par contre, j'ai laissé de côté l'aspect un peu « surnaturel » du film. Les films que je vois m'inspirent beaucoup. Parfois, une simple citation peut m'aider à trouver l'inspiration.

NUISIBLES OU UTILES, LES RÉSEAUX SOCIAUX?

PAR PAUL JR CHARRON



Les médias sociaux sont devenus l'une des principales sources d'information. Cependant, est-ce que cet espace public version 2.0 - où nous pouvons nous informer, commenter et partager l'information à une vitesse grand V - est sain pour une démocratie ?



Habermas, dans les années 1960, définit la conception de l'espace public et de la démocratie en s'inspirant du philosophe Emmanuel Kant. Selon lui, l'accessibilité à l'information est importante : « L'échange libre et public des opinions produit une scène publique, une scène où s'entrecroisent les regards et où les raisons, au contact les unes des autres, s'élèvent concomitamment. »

Habermas impute aussi directement aux gens la responsabilité de cet espace public : « Tout homme doit donc, en tant que citoyen, acteur de l'espace public, être un publiciste, mais également savoir être passif, c'est-à-dire capable d'observer et de commenter. » Nous pourrions croire que les médias sociaux auraient pu devenir cet espace public pour le bien commun de la démocratie. Cependant, l'ère numérique est plutôt venue la métamorphoser de façon imprévue.

LES DÉFAUTS DE LEURS QUALITÉS

Avant tout, les médias sociaux ne sont qu'une plateforme parmi tant d'autres, mais différente. Ils fonctionnent de façon assez similaire : n'importe qui peut publier, partager et nourrir l'information sur les fils d'actualité.

Le contenu vient donc des utilisateurs et non du média, ce qui est une révolution dans ce secteur. Par le passé, ce sont les médias traditionnels qui décidaient du contenu qui devait être diffusé. Cependant, ces médias étaient également soumis à des règles professionnelles, éthiques et juridiques. Aujourd'hui, avec les médias sociaux et la quantité d'informations qui est partagée, il est devenu très difficile d'en vérifier la validité.

Les médias sociaux sont pratiquement dépourvus de tout code. Ils nous ramènent un peu symboliquement à l'époque du Far West, où la force prédominait sur les lois. D'ailleurs, le « cheap speech » - le discours populaire, qualifié de « bon marché » - avancé par le professeur de droit Eugene Volokh, menace de dominer ces réseaux et de devenir le

principal danger de l'espace public et de la démocratie. Ainsi, plusieurs groupes radicaux ont saisi l'occasion, et ont profité de ces réseaux et de leur faible coût, de leur accessibilité et de leur étendue pour tenter de véhiculer leurs idéologies.

Cependant, nous commençons à voir une volonté de la part des dirigeants de ces médias de mettre en place certaines normes et un code d'éthique pour utiliser leurs réseaux.

RESPONSABILITÉS DES MÉDIAS SOCIAUX

Avec tous ces aspects, il est donc difficile d'imputer totalement la responsabilité du côté nuisible à la démocratie exclusivement à cause de ces nouveaux médias. Certes, les utilisateurs ont une grande responsabilité à travers leurs publications et leurs intérêts personnels.

Cependant, les médias ont tout de même une part de responsabilité. Par exemple, les algorithmes qui trient les informations de façon à en masquer plusieurs et à en multiplier d'autres sur notre fil d'actualité sont reliés à notre propension à aimer ou pas certaines publications, ce qui a comme effet pernicieux que nous pouvons très peu confronter nos idéaux, réfléchir à différents points de vue.

Ces réseaux doivent faire davantage d'efforts en ce qui concerne les « fake news » et les faux comptes afin de favoriser le bien-être de ces espaces publics et de la démocratie. Nous avons pu voir quel impact ils ont pu avoir sur la dernière élection présidentielle américaine.

Si nous avons dû attendre plusieurs décennies pour passer de la mentalité du Far West à un État de droit, nous devons accepter que les médias sociaux, qui n'ont même pas deux décennies d'existence, ont également besoin de temps pour définir ce nouvel espace public version 2.0. L'utilisateur doit comprendre toute l'importance de sa responsabilité dans le contenu qu'il partage et auquel il s'intéresse.

Car après tout, nous sommes ce média.

ZÉRO COMPRIS LE PRINCIPE

PAR ÉLODIE LÉTOURNEAU-VENNE



Depuis à peine un an, les épiceries Zéro déchet ont fait une percée dans certains quartiers montréalais. Le principe est simple : les gens apportent leurs contenants réutilisables, les pèsent et les emplissent de tout ce dont ils ont besoin, même si ce n'est qu'en petite quantité. Mais est-ce vraiment aussi beau que ça en a l'air ?

Les propriétaires d'épiceries disent qu'avec la nouvelle conscience écologique que les gens tentent d'adopter, la mode du « vrac » refait surface. Pourtant, de nombreux inconvénients rendent la tâche plus difficile que prévu. Par exemple, les lieux se doivent d'être impeccables en tout temps. Les gens doivent bien comprendre le principe du zéro déchet et ne pas acheter un contenant à chaque visite. Le client n'a plus un aussi grand choix et doit se restreindre à ce qu'on lui présente. Beaucoup de consommateurs et de commerçants se sentent brimés par ces nouvelles contraintes.

J'aimerais juste vous demander... ouin, pis ? De toute façon, vous devez avoir jeté la moitié de ce que vous avez acheté cette semaine, et ce, sans même vous en rendre vraiment compte. Selon une statistique de Recyc-Québec, ce serait près de 40% des aliments au Canada qui seraient gaspillés. Quand je vois des statistiques aussi déprimantes, je ne sais pas pour vous, mais moi, ça me donne encore plus envie de me convertir.

Les gens devraient comprendre que faire son épicerie zéro déchet, c'est une avancée importante vers une empreinte écologique nettement réduite et un grand pas vers une planète plus en santé. Ça a l'air un peu simpliste comme idée, mais imaginez un monde où les gens ne gaspilleraient pas, où il n'y aurait pas d'enfants qui meurent de faim alors que d'autres, ailleurs, ont appris à jeter, à gaspiller, à ne pas recycler.

Prenons l'exemple de Mélissa de La Fontaine, une Montréalaise qui a adopté ce mode de vie depuis quelques années déjà et qui partage, dans un blog

intitulé le *Mini-Vert*, ses trucs et astuces pour changer nos habitudes de vie au quotidien. Elle nous prouve que vivre sans déchet, ce n'est pas inatteignable comme objectif. Toutefois, comme elle le précise dans un épisode de l'émission *L'épicerie*, à Radio-Canada, s'il est presque impossible de vivre sans produire de déchets du tout, il est possible d'en générer nettement moins. Mélissa, elle, comme bien des adeptes, ne jette qu'un petit sac de déchets par mois. Un sac aussi gros que le sac en plastique jetable que vous utilisez quotidiennement pour magasiner.

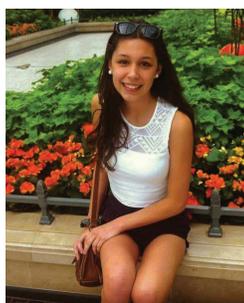
Mais, les gens ne comprennent pas le principe. Ils ne sont pas tous comme Mélissa. Ça ne leur suffit pas d'acheter des pots Masson pour remplacer les sacs jetables en pensant que ça va arrêter la fonte des glaciers. Pour eux, ça ne sert à rien d'aller acheter des noix en vrac s'ils finissent tout de même par les jeter à un moment donné parce qu'elles auront traîné trop longtemps dans l'armoire.

Ce qu'il faut faire, c'est composter. Ben oui, même si ça pue durant la canicule. Oui, il faut payer plus cher pour des brosses à dents en bambou. Oui, c'est aussi possible de faire soi-même ses barres tendres à la place d'en acheter déjà toute faites, sur-emballées pis trop sucrées par-dessus le marché ! Les meilleurs d'entre nous réussissent même à se passer de papier de toilette...

On n'est peut-être pas encore rendus là, mais peut-être qu'éventuellement, si chacun faisait sa part, on pourrait changer les choses petit à petit et rendre notre environnement plus sain.

RÉDUIRE LES DÉCHETS, UN GESTE À LA FOIS

PAR CAROLANNE BELISLE



Si le mode de vie zéro déchet ne fait pas l'unanimité, il y a des gens pour qui collecter le moindre mouchoir souillé pour le composter est un geste aussi naturel que de jeter un emballage aux ordures. Entrevue avec Carolanne Bélisle, étudiante au CSTJ et adepte du zéro déchet.

Comment l'étincelle est-elle apparue par rapport à ce mode de vie?

Pour réaliser un projet intégrateur au secondaire, j'avais choisi d'essayer la simplicité volontaire. En m'informant sur ce sujet, je suis tombée sur l'histoire d'une famille qui arrivait à produire moins de 1kg de déchets par année. J'ai tellement été impressionnée que j'ai voulu me donner comme défi d'essayer de faire la même chose pendant un mois. Finalement, ce défi d'un mois s'est transformé en défi d'une vie.

Quelles sont les habitudes que tu as transformées dans ton quotidien?

J'ai commencé par remplacer tout ce qui était jetable par une alternative réutilisable. J'utilise une gourde pour remplacer les bouteilles d'eau en plastique et les jus à lunchs. J'ai aussi arrêté d'acheter des produits emballés. Si j'ai envie de chocolat, je vais en acheter dans un magasin d'aliments en vrac où j'apporte mes propres pots ou mes sacs en tissu que j'ai moi-même faits. J'ai commencé à fabriquer mes propres produits pour le corps comme du savon, de la crème à mains, du baume à lèvres et du mascara. Les résultats n'ont pas toujours été géniaux, mais j'ai réussi! Ces produits m'évitent aussi de polluer mon corps avec des produits chimiques et synthétiques!

Quelle perception ton entourage a-t-il de toi?

Les gens me considèrent comme une extrémiste grano qui passe chaque minute de sa vie à essayer de ne pas faire de déchets. Pas grave! Ça me procure une certaine fierté d'arriver à faire moi-même mes produits corporels et ma propre nourriture, comme des barres tendres maison. Certaines personnes me trouvent intense, car je me mouche dans des mouchoirs réutilisables et je ramène mes restants de nourriture chez moi pour les composter. D'un autre côté, quand les gens en apprennent davantage sur mon mode de vie, ils deviennent non seulement fascinés par ce que j'arrive à accomplir mais aussi plus conscients face à notre production démesurée de déchets. Il n'y a pas longtemps, je n'avais pas une conscience environnementale très développée, donc je comprends que les gens ne portent pas vraiment attention aux déchets qu'ils produisent. Tout de même, ça me fâche. Des fois, j'ai juste le goût de chicaner les gens pour leurs déchets inutiles!

Qu'est-ce qui est le plus grand défi lorsqu'on veut adopter ce mode de vie?

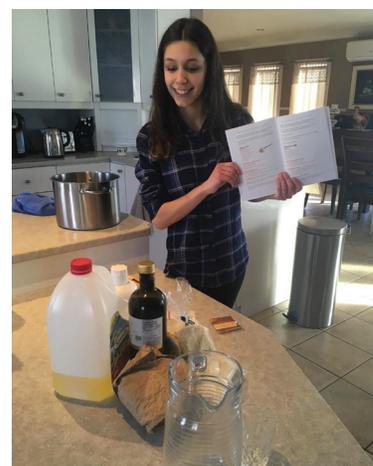
Apprendre à refuser tout ce qu'on se fait offrir ou bien tout ce qu'on aimerait s'acheter qui nous est inutile, qui est à usage unique et qui risque d'occasionner des déchets. Par exemple, il faut éviter de s'acheter du *fast food* qui nous sera servi emballé, refuser un bonbon emballé, un stylo gratuit, une carte d'affaires... Dire non à de telles choses, c'est une façon de manifester contre les déchets superflus.

Que recommanderais-tu à quelqu'un qui voudrait réduire son empreinte écologique?

Ce qui m'a aidée dans ma quête, c'est le livre *Zéro déchet* de Béa Jonhson, qui produit moins d'un kilo de déchets par année. L'ouvrage donne des conseils pour diminuer nos déchets dans tous les aspects de la vie. Je suggère aussi d'essayer de réduire les possessions matérielles, car moins nous avons de choses, moins nous produisons des déchets inutiles. Ensuite, commencer à faire du compost est aussi une façon extrêmement efficace de remédier aux déchets alimentaires. Finalement, si c'est possible, passer au vrac, car en plus d'éviter de produire des déchets d'emballage, on économise 15% sur le prix du produit, puisqu'on n'a pas à payer pour l'emballage.

À ton avis, comment le cégep pourrait davantage faire sa part?

Installer quelques bacs à compostage serait une merveilleuse façon de réutiliser nos restants de nourriture. En plus, j'ai remarqué qu'à la cafétéria, les morceaux de pizzas sont vendus dans des assiettes en carton, donc si cette initiative est acceptée, nous n'aurions plus besoin de les jeter aux poubelles puisque le carton souillé se composte. Finalement, la cafétéria offre des sacs en papier ciré pour que l'on puisse y mettre des collations comme des biscuits, des croissants, des danoises... Ces sacs ne sont malheureusement pas recyclables et encore moins compostables! Si on les changeait pour des sacs en papier, le problème serait réglé.



Carolanne confectionne ici son savon.

EN QUÊTE DE SENS

PAR BIANCA SICKINI JOLY



La recherche de sens a été présente dans toutes les époques et dans toutes les civilisations. Les religions proposent une voie toute tracée pour faire face aux questionnements existentiels. Mais dans un monde où la foi religieuse ne rejoint plus autant d'adeptes et où il existe une multitude de chemins possibles, avons-nous besoin d'une boussole ?

« Plus un pays est prospère, moins les gens vont avoir tendance à croire », observe Alain Bouchard, sociologue des religions et chargé de cours à l'Université Laval à la Faculté de théologie et de sciences religieuses. Luc Haché, professeur de philosophie au Cégep de Saint-Jérôme, observe le même phénomène: les besoins matériels semblent selon lui remplir le besoin de croyances. Le philosophe remarque que la consommation est ce qui meuble le mode de vie actuel, mais qu'elle ne remplit pourtant pas le vide existentiel que la religion pouvait satisfaire. Le consumérisme est donc maître des croyances dans les pays riches, mais « trop de vide ne donne pas de sens », rappelle-t-il.

Selon Alain Bouchard, un des facteurs qui expliquent que les religions soient en chute libre dans le monde occidental, c'est qu'elles ne répondent pas aux besoins actuels. Dans le Québec d'autrefois, les valeurs communes primaient sur les valeurs individuelles. On assiste aujourd'hui à l'inverse : « ce sont mes besoins personnels avant tout », dit-il. Les gens ayant besoin de vivre une spiritualité vont trouver des alternatives en dehors des grandes institutions religieuses.

IMPRESSION DE CONTRÔLE

Mais selon lui, tant que les gens ont l'impression d'avoir un contrôle sur leur vie, ce que les jeunes générations obtiennent facilement avec les technologies, moins les croyances sont nécessaires. « Mais c'est une illusion, évidemment, puisqu'on se rend

compte un jour ou l'autre qu'on ne contrôle pas tout, comme lorsque surviennent les maladies ou les accidents », ajoute le sociologue des religions.

C'est donc à ce moment-là que les gens qui ont mis de côté la religion se posent des questions de sens, pour comprendre pourquoi c'est arrivé à eux, et pas à un autre.

Paradoxalement, ce contrôle que nous croyons détenir grâce à tous les choix qui s'offrent à nous et aux décisions qui nous reviennent peut générer de l'anxiété. Inspiré par sa lecture des livres de l'historien Emmanuel Todd, le professeur Luc Haché affirme que « dans certaines cultures, où les voies sont déjà tracées pour les individus, il y a moins de suicide ». De son côté, l'astrologue Danièle Chayer croit qu'« on est heureux seulement quand on est sur son X ». Pour certaines personnes, la religion peut être une façon de retrouver sa place, même si cette place leur est assignée.

TOUJOURS DES QUESTIONS

Parce que la recherche de réponses, elle, est toujours intacte. « C'est lourd de prendre une décision à notre époque, et il n'y a plus de traditions ou de religions pour soutenir nos choix », précise Luc Haché. On a donc besoin d'aide pour prendre des décisions, et chacun se tourne vers son moyen de prédilection, que ce soit d'aller prendre une bière avec des amis pour en parler ou consulter sa voyante. « C'est une question d'affinité », fait remarquer Alain Bouchard.



L'astrologue Danièle Chayer, qui produit des cartes du ciel personnalisées pour ses clients, a compris au fil de ses 31 années de pratique que les gens qui la consultent veulent mieux se connaître; l'astrologie est un raccourci, un outil pour y arriver plus rapidement. Elle considère qu'un astrologue est comme un guide : selon les cartes du ciel, elle peut conseiller sur les meilleurs moments où prendre une décision, par exemple. Certains l'appellent même « l'enlignieuse », puisqu'elle aide ses clients à mieux reconnaître leurs forces et leurs talents pour les utiliser à leur plein potentiel et ainsi mieux pouvoir mieux s'orienter.

Serge Larivée, professeur à l'École de psychoéducation de l'Université de Montréal, trouve compréhensible que lorsqu'il n'y a plus rien de rationnel qui fonctionne, certains vont se tourner vers l'irrationnel pour expliquer les situations. La médecine trouve sa force dans les explications claires et précises. Elle ne peut cependant pas interpréter le sens de ce qui arrive. En ricanant, Serge Larivée dit : « La science est bêtement centrée sur les faits ». À chaque domaine son champ d'expertise, pourrait-on en conclure.

Même si le but d'une quête est d'obtenir des réponses, c'est le processus, le chemin de la recherche de sens qui donne justement un sens à la vie. « Avoir des questions nous garde en mouvement », affirme Luc Haché. Les réponses attendues aux questions existentielles ne sont donc pas le but ultime d'une quête de sens, et même en obtenant une réponse finale, l'humain ne serait jamais complètement satisfait. Le philosophe précise que les questions ne perdent pas de leur actualité, alors que les réponses, pour leur part, sont figées dans le temps et n'évoluent pas.

L'astrologue Danièle Chayer expose une raison supplémentaire à la quête de sens : « Tout le monde cherche à s'épanouir. Or, on ne peut pas s'épanouir si on ne se connaît pas. C'est la clé, la connaissance

de soi ». Ainsi, trouver son propre chemin à l'aide de questionnements et mieux se connaître soi-même semblent être de bonnes pistes.

INUTILES, LES PSEUDOSCIENCES ?

Fin défenseur de l'esprit critique et de la science, tel que démontré dans son essai *Quand le paranormal manipule la science*, Larivée explique que l'intelligence ne prémunit pas contre les pseudosciences. Les pseudosciences sont des connaissances qui sont présentées sous des apparences de savoir scientifique, mais qui ne sont pas issues d'une démarche scientifique à proprement parler (c'est-à-dire basées sur la vérification et l'expérimentation). L'homéopathie est souvent citée parmi les exemples de pseudosciences.

Le fait que plusieurs universitaires croient à certaines pseudosciences porte Larivée à conclure que l'intelligence « n'est pas un vaccin contre les croyances ». C'est parce que les croyances, de quelque nature qu'elles soient, ont un lien direct avec les émotions, ce qui atteint une zone différente que l'intellectualité. Serge Larivée insiste beaucoup sur le fait que les opinions, outil essentiel aux pseudosciences, font du bien, mais qu'elles n'ont aucune valeur. Elles n'ont rien à voir avec la science et les gens ne comprennent pas. Ils ont trop tendance à considérer que les opinions et la science s'équivalent, selon M. Larivée.

L'esprit critique se doit d'être davantage développé, selon lui. Pour diminuer la croyance en les pseudosciences, il faut rendre ludique l'apprentissage des sciences, avec des émissions de télévision, par exemple. Il évoque aussi le fait qu'il a appris à ses enfants et petits-enfants de constamment douter et de ne pas hésiter à tout remettre en question. La solution serait-elle d'apprendre cette technique à tous et chacun ? Fort probablement. Sa recherche de sens à lui passe par la démonstration. Il est important de ne pas affirmer, mais plutôt de démon-

trer. Le professeur croit que « c'est un combat perdu d'avance, mais qu'il faut continuer à se battre ».

Christian Stoia, un autre professeur de philosophie du Cégep de Saint-Jérôme qui s'est joint à l'entrevue, précise que « les croyances ésotériques sont comme un mystère qu'on veut garder, en ne le révélant qu'aux initiés ». En analysant l'étymologie du mot « ésotérisme », le professeur explique que ce mot signifie « un savoir entre nous ». C'est donc un savoir fermé plutôt qu'ouvert. Ce qui dérange Christian Stoia, c'est que les croyances ésotériques « ont des prétentions assez grandes : elles prétendent livrer le sens de la vie », alors qu'au contraire, la philosophie ne prétend pas à un savoir puisqu'elle n'est pas « le sage » qui dispose des réponses.

Le professeur de philosophie Christian Stoia considère tout de même que « c'est arrogant de rejeter les pseudosciences et les croyances ésotériques du revers de la main », même si elles sont les ennemies de la pensée critique. Malgré le fait qu'elles ne soient pas rationnelles, elles peuvent aider autrement. Les résultats de l'effet placebo l'ont maintes fois prouvé.

De son côté, le sociologue des religions Alain Bouchard soulève le fait que les sceptiques ont la profonde croyance que si les gens avaient une formation scientifique, ils n'auraient pas besoin de croyance, mais c'est faux. Même si on est tenté de les séparer, la rationalité n'écarte pas la croyance et les deux peuvent étonnamment cohabiter l'une avec l'autre, selon le professeur. Ce dernier considère que la solution n'est pas strictement dans le rationnel, puisque la spiritualité, qu'elle soit de nature ésotérique ou religieuse, est une façon pour l'humain de comprendre qui il est. « La rationalité n'explique pas tout, il reste des zones d'ombre », conclut-il.

LETTRE À UN PROF QUI N'AIMAIT PAS RIRE

PAR JULIANNE BRASSARD



Des profs, on en rencontre de toutes les sortes... Des trop gentils, des trop sévères, des clairs comme de l'eau de roche, des pas compréhensibles pour deux cennes, des bêtes de scène et des pas rigolos du tout. Comme ce prof qui n'aimait pas rire...

Cher professeur,

Je me suis toujours considérée comme étant une élève modèle à l'école. Je ne suis que très rarement, voire jamais, en retard et j'ai toujours un grand sourire chaque matin, même quand je suis dans ma semaine. Je ne suis pas une fille adossée dans le fond de la classe en attendant éperdument que ton cours finisse, ni la première de classe sur la première rangée qui répond à la moindre de tes questions. Non, je suis la fille qui s'assoit avec sa gang d'amis et qui prend plaisir à ton cours en riant de temps en temps.

Car rire, pour moi, c'est magnifique. Magnifique, parce que je ne pense qu'au moment présent et ça me permet de décrocher, de me donner un temps de répit pour reprendre ton cours quelques instants après. Rire, pour moi, c'est un signe de bonheur. Alors quand tu me demandes de m'asseoir sur une chaise pendant trois longues heures, à t'écouter et à fermer ma *yeule*, j'te dis oublie ça tout de suite, *buddy*.

Je ne sais pas comment te dire ça, mais quand tu vois que ta classe s'endort, va donc lui donner cinq minutes de pause. Pas dix, juste cinq. Parce que cinq belles minutes font la différence, crois-moi.

Vois-tu, j'ai un trouble de l'attention et je suis médiocrement tous les jours pour me permettre d'être plus concentrée dans tes cours, ce qui ne fonctionne pas toujours. Les cinq minutes que tu vas m'accorder pour prendre l'air dans le corridor vont faire toute la différence parce que je vais les prendre pour rire avec mes amis, au lieu de les prendre moi-même à rire dans ton cours.

Excuse-moi, je te dérange quand je ris. Excuse-moi si tu n'as pas le sens de l'humour. Mais ça, ce n'est pas mon problème. T'es un prof, pis tu te comportes comme une nonne. Pas le droit de rire. Pas le droit de manger en classe. Pas le droit de faire de commentaire. Pas le droit de respirer un coup parti?! Et avec ça, tu me dis de rester concentrée et de regarder vers l'avant. Je comprends, la job de prof n'est pas toujours facile. Sauf que tu sais très bien que tu pourrais être bien plus intéressant et vivant que ça. Tu comprends qu'une voix monotone comme ça pendant trois heures, on se tanne assez vite!

En plus de ça, il y a même des études sur les relations pédagogiques qui ont été faites. Anastassis Kozantitis, un conseiller pédagogique de l'Université de Montréal, dit que « la qualité de la relation pédagogique peut avoir un effet notable sur le développement affectif et cognitif des étudiants et cette influence se manifeste à tous les ordres d'enseignement ». Oui, oui, tu es inclus dans le lot, mon cher! Aussi, il démontre que contrairement à ce que l'on pourrait croire, pareil lien tend à prendre de l'importance à mesure que le cheminement scolaire d'un individu progresse. Il s'appuie aussi sur une étude de Bujold et Saint-Pierre (1996) qui a montré que les étudiants plus âgés ont besoin de sentir que le personnel enseignant respecte leurs opinions et se soucie de leurs intérêts, et ce, tout autant que les plus jeunes, sinon plus. Tu comprends donc que ton opinion n'est peut-être pas toujours la meilleure tout le temps, *right?*

Malgré cela, tu vas probablement me dire que je ne connais rien à la vie d'enseignant. Je ne suis pas inconsciente non plus, je sais que ça peut être difficile par moments d'enseigner, d'avoir des horaires variables et de faire des corrections à n'en plus finir pour enfin espérer avoir ton chèque de paye, faire des économies pour aller dans le sud l'été afin de ne plus penser à l'étudiante qui dérangeait ton cours en faisant rire la classe.

Mais dans le fond, j'imagine que nous ne sommes pas si différents... Sauf que c'est nous qui t'écoutons parler pendant trois heures chaque semaine. C'est nous qui concilions travail, études et vie sociale en même temps pour pouvoir y arriver. Alors cher professeur, on se reverra la semaine prochaine. J'aurai toujours mon grand sourire, parce que, contrairement à toi, je ne me *saoulerai* pas dans le sud. Je vais me faire *chier* le lendemain dans ton cours.

Ton élève préférée

LE CHOIX D'UNE VIE

PAR CLOÉ JEANNOTTE



Aussi tôt qu'au secondaire, les élèves se voient confrontés à un choix de carrière. Ils doivent déjà, à un si jeune âge, avoir une idée du métier qu'ils pratiqueront toute leur vie. Choisir des sciences fortes, mathématiques fortes et se préparer, bien avant le temps, à devenir quelqu'un... qu'ils ne sont peut-être pas.

Le Québec n'est pas le seul à avoir un système d'éducation qui force les élèves à choisir leur vie si tôt. En Ontario par exemple, dès la 8^e année (qui équivaut environ au secondaire 2 au Québec), ils doivent choisir s'ils veulent prendre les cours plus appliqués, vers une formation professionnelle, ou plus théoriques, vers des études supérieures.

Selon *People for Education*, un organisme caritatif indépendant et non partisan qui travaille à soutenir et à faire progresser l'éducation publique grâce à la recherche, aux politiques et à l'engagement du public, cette manière de faire est nuisible à l'apprentissage des élèves et « rompt la promesse d'égalité des chances ». Malgré que les directions d'écoles disent qu'il est facile de faire la transition entre les deux programmes, très peu d'élèves la font, ce qui fait qu'en Ontario seulement 40% des élèves obtiennent leur diplôme en 5 ans et de ceux-ci, 21% font des études supérieures. Pour ce qui est du Québec, il s'agit d'environ 35% des jeunes qui obtiennent leur diplôme d'études secondaires en 5 ans.

Selon un web documentaire intitulé *Futur, Pas sûr*, réalisé par des jeunes montréalais du secondaire, le choix de carrière est une grande source de stress à ce stade de leurs études. 50% se disent stressés par ce choix en secondaire 3. Ce chiffre monte jusqu'à 61% en secondaire 4. Alors qu'en secondaire 3, les métiers les plus populaires sont avocat, médecin, ingénieur, infirmière et psychologue, 10 ans plus tard, seulement 10 % de la population étudie ou travaille dans le domaine envisagé. On pourrait se demander si la formation professionnelle est suffisamment mise de l'avant au secondaire. C'est vrai que tous ne sont pas faits pour de longues études. Et si tout le monde faisait des études supérieures, qui s'occuperait de nos ordures, qui viendrait réparer les fuites d'eau ou qui s'occuperait de vos parents en CHSLD parce que vous seriez trop occupé par votre emploi à 100 000\$ par année?

DROIT DE PRENDRE LE TEMPS

En tant qu'étudiante, j'ai changé de choix de carrière en cours de route. J'ai changé de domaine d'études plus d'une fois, mes ambitions ont évolué, j'ai appris à me connaître en tant que personne et pas juste en tant que simple étudiante. Souvent, j'ai dû endurer les railleries des autres, les « tu n'iras pas loin dans la vie » ou les « faudrait que tu te décides,

tu te fais vieille ». Vieille, j'ai 26 ans et d'ici à ce que je prenne ma retraite, l'âge légal sera certainement de 75 ans. Est-ce que je peux prendre le temps nécessaire pour faire un choix éclairé? Je ne suis pas un boulet pour la société, je travaille, je paye mes comptes et je m'enrichis. J'ai appris dans chacun des programmes scolaires où j'ai été inscrite, de l'administration à la communication en passant par le secrétariat et les mathématiques. Quel parcours chaotique, mais rempli de belles expériences de vie qui font que je suis moi et que je suis capable de parler de plusieurs sujets.

La société de consommation dans laquelle nous vivons nous apprend à toujours vouloir plus, plus d'argent, plus de biens, plus de tout. Notre société met tellement l'accent sur la consommation qu'elle néglige parfois l'essentiel. Avec cette façon de voir la vie, les jeunes sont souvent poussés vers les études dans le strict but d'augmenter leur compte en banque.

Selon Normand Baillargeon, professeur retraité à l'UQAM, spécialiste en philosophie de l'éducation, le but de l'éducation est « de former une personne libre et autonome en lui transmettant des savoirs fondamentaux. » Elle sert aussi à former des citoyens, des citoyens qui vont cadrer dans le moule de notre société. Deux objectifs distincts qui ne coïncident pas toujours bien ensemble. Selon monsieur Baillargeon, « on ne découvre ce que l'on aime vraiment qu'après y avoir goûté et même après avoir trouvé amer ce qu'on aimera par la suite. » Bien que nous soyons tous conscients que l'enseignement individuel n'est pas envisageable dans notre société, il croit que ce serait une manière idéale de fonctionner. Il croit que le temps est l'outil le plus important de notre apprentissage, qu'il est important de se laisser du temps individuellement et qu'au-delà de la formation d'un métier, il est important d'avoir une culture générale. « Tout le monde a droit à ce précieux cadeau qu'est une formation générale, comme celle qu'offre le cégep à tous et à toutes. »

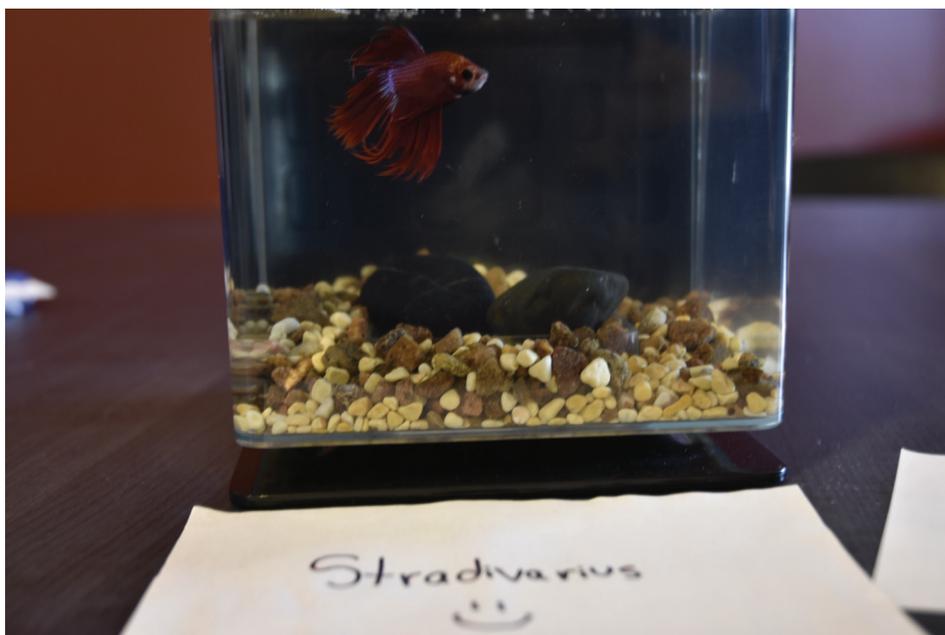
Donc, bien que le choix d'une ligne directrice est essentiel, il est important de ne pas perdre de vue le fait que plusieurs ont besoin d'explorer plusieurs univers avant de s'arrêter à un seul et unique choix. Peu importe la province ou le pays, un jeune a droit à des choix et personne ne devrait se faire imposer une décision aussi grande que celle d'une vie.

LA FACE CACHÉE DES RÉSIDENCES

PAR JULIANNE BRASSARD

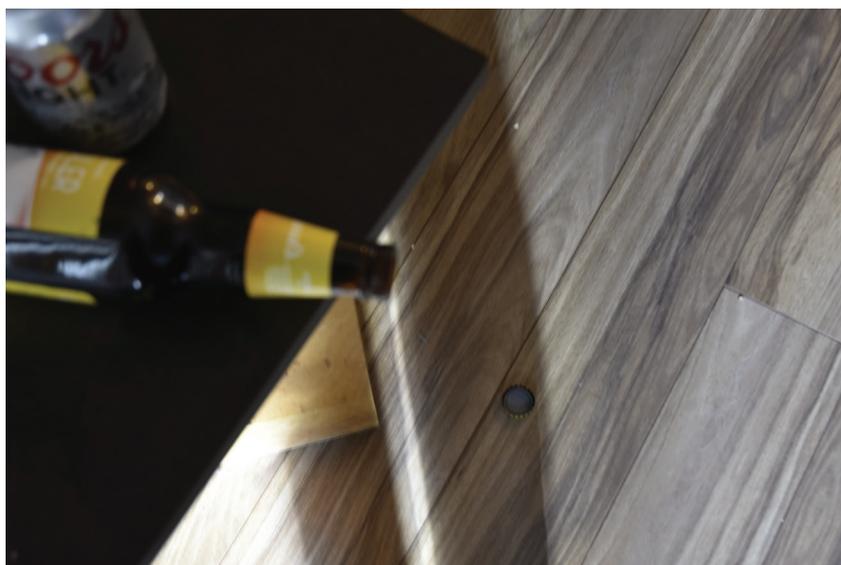


Avant les premières semaines du début de la session, nous signons un bail, promettant de respecter tous les règlements inscrits sur notre contrat d'engagement. Ce que les gens ne savent pas, mais dont plusieurs se doutent, c'est que nous ne les respectons pas tous à la lettre...



Notre contrat stipule que nous ne pouvons posséder « d'animaux domestiques ou de basse-cour ». Mais Stradivarius, un betta rouge vivant dans un appartement des résidences, n'est pas le seul à s'être frayé un chemin entre nos murs.

Il y a aussi quelques chats et une infinité d'acariens. Par contre, je crains bien que la poule que je convoitais pour économiser sur les œufs passera un peu moins inaperçue.



Tout regroupement est interdit dans les résidences. Gare à ceux qui voudraient organiser une soirée de révision des éléments du tableau périodique. « Il en est de même pour l'organisation et la participation (sic) de rencontres avec boissons al-

cooliques ». En effet, nous ne sommes pas supposés posséder de l'alcool dans l'établissement, et si on possède de la drogue, on est automatiquement expulsé. Notez que le léger flou dans l'image, c'était bien entendu pour faire artistique.



Vous voyez cette belle chaussée d'asphalte? La route a été rénovée pendant je ne sais combien de mois. Et oui, rénovation = bruit intense à 8h le matin, chaque matin, jusqu'à 19h. Une chance que

les règlements sur le bruit sont très stricts en résidence. Y'aurait peut-être fallu passer le mot à la municipalité : les résidences, c'est un lieu consacré aux études!



Le bruit. Techniquement, toute musique doit être éteinte à 23h. Bien honnêtement, ce n'est pas respecté. Des fois, on entend de la guitare et des gens chanter sur leur balcon passé minuit. *By the way,*

cher musicien du soir, si tu voulais faire carrière dans le chant, il n'est pas trop tard pour changer de métier!



Faire la vaisselle peut être bien compliqué pour certaines personnes, mais il y a des jours où des gens me disent que notre appartement n'est pas si

bordélique que ce qu'ils croyaient. Ouais, enfin, ils n'ont pas vu ma chambre, c'est clair.



Et voici une preuve à l'appui.

Selon le règlement, « lorsque le ou les lieu(x) loué(s) ne sont pas bien nettoyé(s) par le ou les locataire(s), le locateur, après avoir donné un avis de 24 heures au(x) locataire(s), fait nettoyer les

lieux si cela n'a pas été fait. » Comme vous le voyez, j'ai trouvé une stratégie : j'obstrue la porte d'entrée de ma chambre juste assez pour que personne ne puisse y entrer.

Bref, les règlements sont bien stricts sur papier, mais je te dis que si tu les suivais à la lettre comme le voudrait le Cégep, t'aurais probablement pas de vie.

QUAND 88 % EST INACCEPTABLE

PAR MYLÈNE BÉLAND



Se mettre de la pression, être déçu et perfectionniste, mettre le double d'efforts et souffrir du manque de confiance en soi malgré cela... Ce sont ce que plusieurs jeunes vivent une fois arrivés aux études supérieures. Mais qu'est-ce que cette anxiété de performance et qu'entraîne-t-elle chez les étudiants?

L'anxiété et le stress sont des états ressentis par tous, nécessaires même à la survie de l'être humain. Cependant, il y a des gens qui, dans une situation où ils doivent performer, finissent par vivre trop d'angoisse. « Le stress qu'on vit de façon normale, c'est lorsqu'on est face à quelque chose qui nous menace, quand quelqu'un veut nous attaquer, par exemple. Mais chez certaines personnes, la menace, ce sont leurs examens. Pourtant, ce n'est pas un danger en soi : que la note soit 90 % ou 50 %, les gens continuent de vivre, mais vont prendre ça comme une menace à leur intégrité. Tous les signaux d'alarme vont s'allumer », explique Lory Zephyr, doctorante en psychologie.

DES ÉLÈVES AUX EXIGENCES... ÉLEVÉES!

Philippe Boucher, psychoéducateur au Service d'Aide à l'Intégration des Étudiants (SAIDE) du cégep de Saint-Jérôme, affirme que les étudiants qui vivent de l'anxiété de performance sont des gens qui ont des exigences très élevées. Souvent, ce sont des étudiants très perfectionnistes qui sont habitués à performer. Il constate donc que lorsque ceux-ci sont confrontés à un problème, ils ont de la difficulté à le gérer, car ils ont moins l'habitude d'en avoir. Ces étudiants sont peu outillés pour gérer et comprendre leur anxiété. De plus, le psychoéducateur constate un lien entre l'estime de soi et les rendements. Le fait d'être aimé, pour l'étudiant anxieux, dépend de sa performance. « Si je n'ai pas 90 %, les gens vont arrêter de m'aimer et par conséquent, je ne m'aimerai plus. » Telles sont, souvent inconsciemment, les idées qui hantent les élèves qui souffrent d'anxiété de performance.

Jessica Therrien, une étudiante au cégep de Saint-Jérôme en techniques de travail social, vit de l'anxiété de performance depuis la quatrième secondaire. Elle s'est rendu compte qu'elle avait ce trouble lorsqu'elle a commencé à faire des crises de panique lors de la rédaction de ses travaux. Cette situation a eu comme effet chez elle de la pousser à devenir davantage perfectionniste dans tout ce qu'elle accomplissait. Elle avait des notes élevées, mais ce n'était jamais assez. « Tu te sens pris dans une cage, tu sens que tout ce que tu fais ce n'est pas correct, que ce n'est pas bon, mais tu ne changes rien parce que c'est de l'incertitude et tu te rabaises seule dans ton coin. » Elle a fini par aller consulter un spécialiste parce que ça « n'avait plus d'allure », elle passait six à sept heures sur un travail qui n'en demandait pas tant, sans savoir comment s'arrêter.

DEUX CÔTÉS À LA MÉDAILLE

Les bénéfices de l'anxiété de performance dépendent de chaque individu. Ce peut être d'obtenir d'excellentes notes, de recevoir des éloges des professeurs et des autres étudiants pour des travaux faits avec minutie, explique Mme Zephyr. Aussi elle maintient que « non seulement les gens vont te reconnaître, mais tu vas pouvoir choisir le programme d'études que tu veux ».

Jessica constate qu'elle ne laisse jamais rien de côté dans l'exécution d'un travail. Elle va réviser de nombreuses fois et, grâce à ça, ses travaux sont toujours bien structurés, ce qui l'aide à avoir une bonne méthode de travail.



Même s'il essaie d'être le plus optimiste possible, le psychoéducateur Philippe Boucher ne va pas jusqu'à dire que l'anxiété peut apporter des bénéfices : « Lorsqu'on tombe dans un trouble d'anxiété de performance, il n'y a pas de positif, c'est plus un irritant qu'autre chose », assure-t-il.

En effet, ce trouble apporte beaucoup de problèmes tels que l'épuisement, une trop grande dépense d'énergie, etc. Pour Jessica, ce désir de performance lui met tellement de pression sur les épaules qu'elle va jusqu'à mettre sa vie sociale de côté et dormir très peu. Elle en a même déjà oublié de manger!

PROBLÈMES DANS L'ÉDUCATION

Philippe Boucher souligne que « le passage secondaire-collégial engendre en général une baisse de 10 % de la moyenne générale. » La personne qui se force à être performante, qui exige 80 % ou 90 %, se donne un but difficile à atteindre, ce qui va augmenter son anxiété de performance. De plus, étant donné que les exigences sont plus élevées, la charge de travail au collégial l'est aussi. C'est une adaptation qui n'est pas évidente. Lory Zephyr croit que s'il n'y avait pas de contingentement, probablement qu'il y aurait moins d'anxiété de performance chez les étudiants.

« Le système scolaire favorise la performance, on demande des notes hautes pour entrer dans les

programmes, donc ça contribue à l'anxiété de performance des étudiants. Mais souvent lorsqu'une personne vient me consulter pour ce trouble, il n'est pas rare qu'un des deux parents ait ce trouble au travail, par exemple », précise Lory Zephyr. L'éducation familiale y serait donc aussi pour quelque chose.

Justement, le trouble de Jessica Therrien pourrait être relié à son expérience familiale : si elle rentrait à la maison avec 70 % (ou 80 % au secondaire), elle était privée de sortie ou de la possibilité de voir ses amis. Mais outre ces restrictions, elle estime que ce trouble est plus présent dans la société d'aujourd'hui : « On ne se soucie plus du travail qui est fait, mais seulement de la note finale. »

Philippe Boucher abonde dans le même sens : « C'est normal d'avoir du stress. Par contre, notre société de fou où tout va vite, où tu dois avoir de bons résultats, être efficace, ça doit contribuer à cette anxiété. Mais aujourd'hui, comme tout porte un nom, on est rendu à diagnostiquer toutes les situations. Ça ne peut donc pas être plus précis qu'« anxiété de performance. »

QUE FAIRE?

L'aide peut venir d'un psychologue, d'un travailleur social ou d'un psychoéducateur. Une personne peut apprendre à composer avec ce trouble, même si ce

peut être ardu d'y arriver. Il faut que la personne arrive à accepter que ses notes ne soient pas le reflet de ce qu'elle est en tant qu'individu. Dans le cas de Jessica, c'est avec le temps, l'aide d'un psychoéducateur et de nouvelles méthodes de gestion, comme d'adapter son horaire et de faire une liste des choses à accomplir, qu'elle y parviendra.

Au cégep de Saint-Jérôme, le SAIDE offre des mesures d'adaptation et des accommodements pour les étudiants qui ont un profil particulier. Par contre, pour s'y inscrire, l'étudiant doit avoir un diagnostic émis par un médecin. Dans les cas d'anxiété de performance, Philippe Boucher explique qu'il travaille surtout les perceptions, l'estime de soi, les exigences de la personne et la capacité à se trouver des objectifs plus atteignables.

Tout de même, pour ceux qui vivent de l'anxiété de performance ou tout autre trouble sans diagnostic, il est possible de consulter le *Service de relation d'aide* au C-153, qui s'adresse à tous les étudiants qui vivent n'importe quelle difficulté.

Madame Zephyr rappelle qu'il est important d'être conscient que peu importe l'âge, on peut apprendre à vivre avec cette anxiété et qu'il y a de l'aide pour ça. L'anxiété de performance est un trouble qui reste encore à être démystifié. Car aujourd'hui, il est toujours difficile de comprendre que pour un étudiant, la note de 88 % soit inacceptable.

CE QUE WIKIPÉDIA NE VOUS DIRA PAS SUR LE BDSM

PAR SOPHIE PRESSEAULT



J'ai toujours été une personne très *open*. La différence ne me fait pas peur, même que la normalité m'ennuie. Quand j'ai commencé à avoir des relations sexuelles, j'ai trouvé qu'il manquait un peu de piquant à cet aspect de ma vie qui, bien qu'il soit tout nouveau, m'assommait royalement. C'est ainsi que j'ai découvert le BDSM.

BDSM POUR LES NULS

Tout ce qui peut être considéré comme « dépravé » par la moyenne des gens, côté sexualité, fait probablement partie de cette catégorie. Cela inclut le bondage (le fait de restreindre les mouvements de quelqu'un à l'aide de différents accessoires, tels que des foulards, menottes, cordes, etc.), l'asphyxie érotique, la scatophilie, les *golden showers* et la violence physique. Rien n'est exclu, malgré que certaines pratiques considérées plus dangereuses demeurent parfois mal vues par la communauté.

Puisque ces activités sont surtout vécues dans l'intimité, j'avais besoin de comprendre ce qui incitait d'autres adeptes à s'adonner à ces pratiques, de sortir de mon petit monde pour voir comment le BDSM pouvait influencer la vie amoureuse et sexuelle de personnes qui me sont totalement inconnues.

BDSM : Définit toutes les pratiques impliquant le bondage, la domination et la soumission, le sadisme et le masochisme. Bien que le genre soit mieux connu grâce à la publication de romans érotiques tels que Fifty Shades of Grey, ces pratiques sexuelles restent jugées par le commun des mortels. Pourquoi certaines personnes sont attirées par ces pratiques? Immersion dans le monde du sexe alternatif.

BIENVENUE DANS LE DONJON

J'ai donc emballé mes fouets et mes cordes, un mardi soir d'octobre, et j'ai quitté mon petit patelin des Basses-Laurentides pour me rendre dans la métropole. J'ai trouvé un événement sur *Fetlife*, un site de rencontre du genre *Tinder* permettant aux amateurs de sexe *hardcore* de rencontrer de potentiels partenaires amoureux ou de jeux. Il s'agissait d'une soirée « Donjon ouvert ». Les participants donnent une somme à la porte et entrent dans un appartement spécialement aménagé pour la soirée, où des amateurs de BDSM emmènent leurs jouets, dispositifs érotiques ou de torture pour permettre à d'autres personnes de la communauté de se familiariser avec du matériel qui leur est inconnu. C'est un peu comme une soirée *Tupperware*, sauf que rien n'est à vendre, et qu'il n'y a pas de présentateur. Les organisateurs sur place peuvent répondre aux questions que les visiteurs pourraient avoir sur certaines machines ou accessoires, mais c'est tout.

Il était environ 19h quand je me suis pointée. Je ne voulais pas arriver trop tôt, pour ne pas être seule avec deux personnes aussi mal à l'aise que moi. Et c'est exactement ce qui s'est passé : il y avait un gros maximum de quatre personnes présentes à l'évènement, toutes visiblement très gênées du manque de visiteurs. Bien sûr, la décoration était à couper le souffle (des toiles et des sculptures érotiques prenaient la majorité de l'espace qui n'était pas occupé par des objets ou jouets BDSM), la lumière tamisée

donnait une atmosphère agréablement chaude et rassurante, mais les gens m'apparaisaient distants et froids. Timide comme je suis, je n'ai pas réussi à aborder personne et suis repartie après les plus longues vingt minutes de ma vie.

ENTREVUE AVEC UNE DOMINATRICE

Déçue par mon expérience, j'ai réintégré mon chez-moi pour penser à d'autres manières de comprendre les motivations d'autres adeptes. Une notification *Fetlife* sur mon téléphone provenant d'*AnalTrasher69* a fait allumer une ampoule imaginaire. C'est LÀ que je trouverais réponses à mes questions.

J'ai ignoré le message de ce très cher *AnalTrasher69*, me doutant de ce qu'il pouvait bien me vouloir, et me suis mise à rechercher des profils sur le site. Étonnement (ou pas), la plupart des personnes s'identifiant comme des femmes avaient des adjectifs tels que « *Submissive* », « *Rope Bunny* », « *Prey* » et « *Masochist* » attachés à leur nom d'utilisateur. Dans cette mer de gentilles petites soumises, j'ai trouvé ce qui m'intéressait vraiment. Dame_Elfya, 37 ans, de Chambly, qui se décrivait comme une « *Mistress* ». Après quelques minutes de conversation, elle a accepté de répondre à quelques questions.



Comment, d'après toi, l'intérêt pour le BDSM de quelqu'un se développe-t-il?

Selon moi, ça prend un élément déclencheur. Pas nécessairement négatif, mais quelque chose doit déclencher dans la tête de quelqu'un pour qu'il ou elle se dise que, hey, c'est plate de faire le missionnaire quatre jours sur sept. Dans mon cas, ça a été le décès de mon fils, l'année dernière.

Pourquoi es-tu, contrairement à une grande majorité des femmes, une dominante plutôt qu'une soumise?

Je crois que ça a à faire avec mon caractère. En couple, j'ai toujours été celle qui portait les culottes, je me suis toujours défendue, et j'ai toujours eu une facilité à « bosser » les gens autour de moi. Tu comprends donc que me faire dire quoi faire, devoir obéir sans rouspéter (ou me faire punir si je décide de ne pas le faire), ce n'est pas pour moi. Non, moi, j'aime mieux insulter, frapper et dégrader mes sujets plutôt que l'inverse!

Qu'est-ce qui pousse, selon toi, un homme ou une femme à vouloir se faire frapper, insulter, cracher dessus ou dégrader dans l'intimité d'une chambre, et ce, de manière consentante?

Ça, je n'en sais rien. Mais j'ai remarqué que beaucoup de mes sujets ont vécu des violences psychologiques ou physiques à l'enfance ou à l'adolescence. Pour ce qui est du consentement, sache que c'est la clé d'une relation BDSM saine et harmonieuse. Sans consentement, personne n'a de plaisir. Personnellement, mon thrill, c'est de voir des gens avoir du plaisir dans la douleur que JE leur procure!

Dame_Elfya nous a laissés sur notre faim. Elle restait plutôt évasive dans ses réponses et refusait d'aller en profondeur sur certains sujets plus personnels, comme le décès de son fils. Ses réponses suggéraient qu'il fallait avoir un profil psychologique très particulier pour s'adonner au BDSM.

À CHACUN SON TRUC

Pour certaines personnes, le BDSM permet de revivre ou de rejouer à travers la sexualité certains aspects du passé ou certaines blessures, des choses que la majorité des gens ont de la difficulté à exprimer ouvertement et socialement. Je connais un certain Freud qui s'en donnerait à cœur joie pour analyser leurs traumatismes enfouis.

D'autres sont simplement curieux et à la recherche de sensations fortes. Qu'une personne préfère du bon vieux sexe *vanilla* ou le BDSM *hardcore* n'est pas matière à débat. Un adepte peut se cacher n'importe où, comme en votre meilleure amie, ou même en votre partenaire amoureux. Les sadomasochistes aiment l'action et la douleur et comme toute personne censée, se doivent de respecter et de valoriser le consentement plus que n'importe quoi d'autre au sein de leurs interactions sexuelles. Comme mon intervenante l'a dit, le consentement reste la priorité dans toute relation sexuelle (BDSM ou non), notion d'autant plus importante dans une société où les agressions, la violence et l'abus sexuel sont courants. Je prône la dénonciation d'actes sexuels non consentants ou violents, et ce, même lorsqu'il s'agit du *dark side* de la sexualité.

Cette facette du sexe reste encore bien méconnue et jugée par la moyenne des gens, et il est important de la déstigmatiser, puisqu'elle aide nombre de personnes dans des moments difficiles. Personnellement, ça m'a aidée à gagner de la confiance en moi, m'a appris à m'aimer et m'a montré que n'importe quel aspect de ma vie peut être comme je le désire, sans craindre le jugement des autres.

VICTOIRE POUR LES CANADIENNES

PAR ÈVE MÉNARD



Alors que des milliers de sportifs de salon sont obnubilés par la nouvelle saison de la LNH, et ce, malgré les piètres performances des Canadiens, plusieurs Québécois ignorent l'existence des Canadiennes de Montréal, qui en sont pourtant à leur 11^e saison. Petit tour de piste!

La 11^e saison des Canadiennes de Montréal, équipe de la Ligue canadienne de hockey féminin (LCHF), a débuté en octobre dernier. La formation montréalaise a amorcé la saison en remportant ses deux premiers affrontements. Or, ce sont des gains modestes en comparaison avec le triomphe que représente cette nouvelle saison...

NAISSANCE D'UN CLUB

En 2007, la Ligue nationale féminine de hockey (LNHF) est dissoute. Quelques joueuses, dont Lisa-Marie Breton-Lebreux, se joignent alors à des gens d'affaires bénévoles afin de créer la Ligue canadienne de hockey féminin (LCHF). À l'époque, l'équipe montréalaise est connue sous le nom des Stars de Montréal. Puis, en 2015, la formation signe un partenariat avec les Canadiens de Montréal, devenant alors les Canadiennes de Montréal. Des joueuses médaillées olympiques telles que Marie-Philip Poulin, Charline Labonté, Caroline Ouellette et Lauriane Rougeau évoluent depuis le début avec cette organisation.

La saison passée, les Canadiennes ont mis la main sur leur quatrième Coupe Clarkson, l'équivalent de la Coupe Stanley au hockey féminin, devenant ainsi l'équipe la plus titrée. La ligue compte à présent sept équipes canadiennes et deux équipes chinoises.

Depuis 2014, la chaîne ontarienne *Sportsnet* diffuse les séries éliminatoires et le match des étoiles de la ligue. De plus, sur les 98 matchs disputés entre octobre et mars cette saison, 45 seront diffusés gratuitement et en direct sur le site de la CWHL (Canadian Women's Hockey League) dont 11 des Canadiennes.

PETITES BATAILLES ET GRANDES VICTOIRES

Pour la première fois de leur histoire, les joueuses de la LCHF toucheront un salaire. Selon leur nombre d'années d'expérience, elles recevront entre 2000 et 10 000\$. Chaque équipe devra respecter un plafond salarial de 100 000\$. Comme l'a mentionné Lisa-Marie Breton-Lebreux, entraîneuse adjointe des Canadiennes, cofondatrice de la ligue et ancienne joueuse, c'est modeste, mais ce n'est qu'un commencement.

De plus, les Canadiennes ont signé diverses ententes leur permettant d'améliorer leurs installations sportives. Le 18 septembre, il a été annoncé que dès l'ouverture de ses portes en 2019, l'Auditorium de Verdun deviendra l'aréna officiel des Canadiennes. Il pourra alors accueillir 3 300 spectateurs. Par ailleurs, pour la présente saison, l'équipe montréalaise profite des installations du Complexe sportif Claude-Robillard, où sont disputés la majorité des matchs à domicile. « On est très bien installé. Il y a des logos, nous avons nos locaux. On

vient de faire un gros pas vers l'avant pour devenir professionnelles », s'est prononcée Lisa-Marie Breton-Lebreux.

Enfin, une expansion « surprise », comme l'a qualifiée l'entraîneuse adjointe des Canadiennes, s'est conclue avec la Chine. En effet, deux formations chinoises établies à Shenzhen s'ajouteront aux cinq équipes actuelles pour la saison 2017-2018 : le *Kunlun Red Star* et les *Vanke Rays*. « Aller en Chine cette année, c'est vraiment intéressant pour les joueuses. Ce sont deux équipes qui nous amènent du financement et une dimension internationale intéressante. »

Lisa-Marie Breton-Lebreux rappelle que ça n'a pas toujours été facile : « Au début, c'était très fatigant. Il fallait trouver les temps de glace, faire les itinéraires, réserver les chambres d'hôtel. » Aujourd'hui, Megan Hewings, la gérante des Canadiennes, est entourée de plus de 35 bénévoles pour lui venir en aide.

Bref, l'entraîneuse adjointe des Canadiennes se réjouit des récents progrès et est très optimiste quant à l'avenir de la Ligue et au développement du hockey féminin : « La Ligue devient stable et de plus en plus connue et maintenant que nous avons les reins solides, on peut offrir plus. Avec le temps, j'ai appris à ne pas trop me frustrer et à seulement être contente des petites batailles qu'on gagne année après année. »

UN NOUVEAU DÉPART

PAR PATRICIA CHARBONNEAU



Mal dans sa peau de garçon, Victoria se sentait à part; il lui manquait quelque chose pour aller de l'avant. Jusqu'à se rendre compte que son corps de garçon n'était pas le bon... Réalisée il y a quelques mois, voici une rencontre avec une trans à la recherche de son identité.

« Lorsque j'étais plus jeune, j'ai commencé à avoir un crush sur un autre garçon, mais j'étais plutôt mal à l'aise. Quelque chose m'empêchait d'aller vers lui. C'est alors que j'ai compris que j'étais dans le mauvais corps.

Tout a commencé à l'hiver 2014. Mes amis et moi faisons une soirée « vérité ou conséquence ». J'ai demandé à tout le monde qui avait déjà pensé changer de sexe. La plupart de mes amis ont répondu positivement à la question. Je me suis tout de suite senti moins seule.

Je n'ai d'abord pas eu le choix de cacher cette réflexion à mes parents puisqu'ils sont très vieux jeu. J'ai commencé à voir une psychologue pour discu-

ter de mon éventuel changement d'identité sexuelle. Peu après mon premier rendez-vous avec la psy, j'ai décidé de l'annoncer à ma mère, qui s'est chargée d'en parler à mon père. Les deux étaient vraiment contre l'idée. Pour mon père, c'était comme si j'essayais de me sauver de mes problèmes. Aujourd'hui, il refuse d'ailleurs toujours de l'accepter, et ma mère, ça dépend de ses heures : parfois elle est contre, d'autres fois, elle me supporte. Mes parents considèrent mon changement d'identité sexuelle comme un gros secret. Cela les stresse beaucoup.

La première étape dans le processus de changement de sexe est de rencontrer un psychologue ou un sexologue pendant plusieurs séances pour avoir la confirmation écrite qu'on souffre d'un trouble identitaire du genre. Au Québec, les trans sont en effet encore considérés comme ayant une maladie mentale. C'est déplorable. Cette lettre sert aussi à la prescription des hormones. Je suis donc allée voir mon médecin de famille pour qu'elle me prescrive des prises de sang afin de savoir quel dosage d'hormones prendre. Chaque trois ou six mois, dépendamment de la vitesse d'intégration des hormones, je dois retourner passer les prises de sang pour réajuster les doses.

Il y a un côté de moi qui voudrait que le processus aille plus vite, mais je me ravise en me disant que d'y aller lentement évitera de mauvaises surprises. Un changement trop soudain ferait en sorte que je devrais l'annoncer à trop de personnes en même temps. Ce serait un *coming out* forcé. Cela pourrait me causer un gros stress face aux jugements des autres. J'aime donc prendre les choses un jour à la fois.

Ça fait déjà quatre mois que j'ai débuté la prise d'hormones et je sens déjà une petite évolution au niveau de la poitrine. C'est vraiment encourageant de voir les changements. Avant de pouvoir avoir recours à la chirurgie de changement de sexe, nous devons prendre les hormones pendant 2 ans et voir un psychologue une fois par mois pendant un an pour être sûr de nos motivations à le faire. C'est déjà arrivé dans le passé que quelqu'un veuille revenir à son sexe de naissance. Le gouvernement,

payant les coûts reliés à la chirurgie, veut s'assurer du sérieux de la démarche. Je suis d'accord avec cette procédure, cela permet aussi d'évoluer en tant que personne en même temps que le corps évolue.

J'aimerais faire le changement de nom et de mention de sexe, mais cela est dispendieux et la demande est longue à traiter. À moins de payer plus cher, ce qui accélère le processus. Ça marche comme ça, malheureusement.

L'œstrogène n'arrête pas toutes les poussées de poil, donc je devrai avoir recours à des épilations. Beaucoup de transsexuels se font faire une augmentation de la poitrine et changent radicalement de garde-robe. Dans mon cas, je veux laisser pousser mes seins naturellement et je tiens à garder mes vêtements. J'aime mes t-shirts, donc je vais garder mes t-shirts. Je ne veux pas me créer une nouvelle personne. Je reste qui je suis, la seule différence, c'est que je serai maintenant dans le bon corps. »

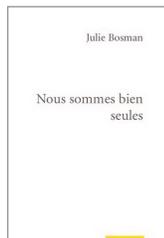


FÉMININ PLURIEL

PAR MAUDE BÉLAIR



Dans l'institution littéraire, encore très masculine, on remarque un certain malaise face aux romans abordant des sujets plus « féminins », comme le rapport au corps, la sexualité, l'intimité ou le passage à la vie adulte. Afin d'éviter que cette sensibilité tombe dans l'oubli, voici quatre œuvres publiées dernièrement par une relève de jeunes femmes bras dessus, bras dessous, juste pour nous montrer comment faire.

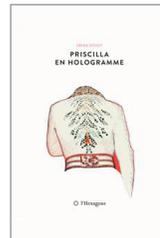


NOUS SOMMES BIEN SEULES, PAR JULIE BOSMAN

Pour écrire ce premier livre, l'auteure a rencontré plusieurs femmes qui lui ont raconté leur relation avec la solitude. Elle a retranscrit leurs confidences en de courtes

nouvelles poignantes, vraies, mises à nu. Nous aspirons à vivre loin de l'isolement, à garder un cercle d'amis respectable, à trouver un compagnon qui saura nous aimer convenablement. Nous espérons ce mode de vie qui apporte sécurité et agit telle une béquille en des moments difficiles. Pourtant, nous semblons oublier les moments de remise en question dans la vie à deux, ou tout simplement en toute relation humaine.

La solitude éprouvée par les femmes est souvent associée à son rapport avec l'homme (ou avec la femme). Sa solitude ressentie sans un partenaire, ou dans sa relation qui bat de l'aile, semble la rendre « incomplète » aux yeux des autres, comme si pesait sur elle un idéal imposé par des normes pré-établies. Cependant, à travers les rencontres relatées au sein de l'œuvre, nous observons des femmes blessées. La solitude ressentie au sein d'une vie familiale qui ne rend tout simplement pas heureuse. Le délaissement ressenti à la perte d'amants. Celle éprouvée face à une jumelle à laquelle on se compare. Celle ressentie face à une homosexualité refoulée. Ces histoires n'ont certes rien de rocambolesque, mais touchent profondément par leur simplicité désarmante. Le titre en lui-même témoigne de ce dépouillement : être bien dans sa solitude ou se sentir « bien seule ». Les histoires racontées ont un parfum doux-amer, elles fusionnent le sentiment de liberté ou la renonciation, la déception ou la découverte, la paix que l'on fait avec soi-même ou les regrets d'avoir perdu son temps, le désir sexuel ou son absence.



PRISCILLA EN HOLOGRAMME, PAR ERIKA SOUCY

Dans cette œuvre, que l'auteure reconnaît elle-même comme de l'auto-fiction, Erika Soucy nous présente en poésie Priscilla Presley, femme du fameux King. Mais ce person-

nage est en quelque sorte une amplification de sa propre mère qui, dans la réalité, a connu le père de ses enfants dans un concours d'imitation d'Elvis Presley. Le récit se déroule autour d'une femme dont on célèbre la liberté, l'émancipation et le rêve ardent d'une vie grandiose, illuminée par les projecteurs et les lumières d'Hollywood, à la suite de sa récente séparation. Sa fille, qui est pour sa part une représentation amplifiée de la poète elle-même, vit le contexte de séparation en exposant son côté enfant-tyran et difficile, qui n'est d'ailleurs pas sans rappeler l'héroïne de *Lavalée des avalées* de Réjean Ducharme. La jeune fille assiste presque avec aversion à l'affranchissement féministe de sa mère, qui passe aussi à travers de nouvelles relations amoureuses.

Le thème de la sexualité chez la mère est souvent jugé tabou. Si nous préférons ne pas entendre parler de la sexualité de notre mère, celle-ci est toutefois saine et somme toute nécessaire dans une démarche d'émancipation. Et en parler peut signifier une célébration, un affranchissement quant à la lourdeur de ces clichés. Et l'auteure ne passe pas sous silence les contradictions de sa mère dans cette nouvelle histoire d'amour dans laquelle elle s'éclipse elle-même. C'est dans cette optique que l'auteure semble avoir composé cette poésie, où danse une certaine brutalité enlacée au respect, deux dimensions incommensurables au sein de cette relation mère-fille.



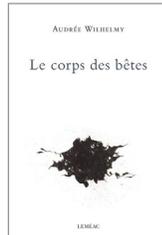
APHÉLIE, PAR MIKELLA NICOL

Si Mikella Nicol, jeune Sherbrookoise de 23 ans, traite de ce qu'elle-même qualifie de « littérature des femmes » - solitude, mélancolie, rapport au corps, relations intimes -, ce n'est pas pour rien. Pendant la

rédaction d'*Aphélie*, elle achevait un mémoire de maîtrise sur la solidarité des femmes dans l'institution littéraire. Mais *Aphélie* témoigne plutôt d'une rivalité existant entre les femmes, qui sont prises dans d'inlassables comparaisons. Qui de nous deux est la plus belle? Qui de nous deux obtiendra l'attention d'autrui? D'ailleurs, l'écriture de l'auteure contient une certaine colère, dissipée sournoisement entre les dialogues et les descriptions. Comme un reflux acide, ça brûle, ça irrite. Mais l'explosion n'en sera que plus violente. Et cela est d'ailleurs un point tournant de l'œuvre de Mikella Nicol.

Et voilà donc la vie d'Aphélie, un univers où toute lueur semble s'estomper : un emploi de nuit fastidieux, un conjoint dont elle n'est pas véritablement amoureuse et une clairvoyance affligée. On ne semble remarquer que la blondeur de ses cheveux, sa beauté conforme aux normes prescrites. La jeune femme n'a qu'un seul ami, Louis, avec qui elle passe la plupart de son temps. Elle dirige vers elle-même sa colère de ne pas s'échapper de cette vie étouffante, comme la température en ces mois d'été pesant.

Puis vient sa rencontre avec Mia, qui la fait vaciller. Ainsi, Mia est la première femme à ne pas poser un regard hostile sur elle. Elle réalise l'absence de compétition dans cette relation enivrante. Elle voit l'interchangeabilité des hommes qui ont partagé sa vie dans sa carence de proximité féminine. Tout paraît rappeler l'univers d'Adèle dans le roman graphique *Le bleu est une couleur chaude*, paru en 2010, qui a inspiré le long-métrage français *La vie d'Adèle*. On assiste, admiratifs, malgré le caractère sombre de certaines actions posées, à une rencontre qui ramènera les deux protagonistes à la vie, rallumera le feu de leur existence. Une romance qui sauvera tout.



LE CORPS DES BÊTES, PAR AUDRÉE WILHELMY

Dans un contexte où on nous laisse volontairement peu d'indices, Wilhelmy nous dévoile les relations alambiquées d'une famille vivant à huit heures du village le plus

proche. Deux frères se partagent le corps d'une femme, Noé. De son union avec l'aîné naît une fille, Mie, véritable protagoniste de l'histoire. Celle-ci examine les rapports complexes entre son père, son oncle et sa mère. On touche même le sujet troublant de l'inceste lorsqu'elle demande à son oncle de lui apprendre « le sexe des humains ».

Mie apprend à connaître son corps, examine le sien à travers celui de sa mère, constant objet de désir, mais détaché, qui ne sollicite jamais quoi que ce soit, ou encore à travers celui de la nature, des animaux, auxquels elle compare sa propre animalité. On y découvre à l'aide d'une écriture sensuelle, presque choquante un ensauvagement qui, paradoxalement, garde tout de l'essence qui relève de l'humain.

Ceux qui ont lu le premier roman d'Audrée Wilhelmy, *Oss*, reconnaîtront rapidement le personnage énigmatique de Noé, qui a vieilli de quelques années dans *Le corps des bêtes*. En perpétuant Noé au cours des œuvres, l'auteure a su présenter l'évolution d'une femme qui croyait être prisonnière de son destin, des hommes, de sa famille, d'elle-même. Un troisième roman est à prévoir, une nouvelle phase.

APRÈS LA TEMPÊTE VIENT L'ARC-EN-CIEL

PAR ÈVE MÉNARD



*Percutant. Original.
Touchant. Révélateur.
Inattendu. Le choix de
qualificatifs est difficile pour
décrire ce chef d'œuvre.
L'album de l'année, peut-être.
Mais plus important encore,
une histoire inspirante.
Critique du petit dernier
de Kesha.*

Comment honorer une œuvre qui aura sauvé la vie de son auteure? Comment quelques paragraphes peuvent-ils rendre hommage à un long travail sur soi-même et à des années de douleur et de désespoir? En fait, ce ne sera jamais suffisant, mais j'essaie tout de même.

DERRIÈRE LE GLAM

Connue avant tout pour ses chansons à succès « Tik Tok », « Your Love Is My Drug » et « Die Young », Kesha Rose Sebert a séduit avec une musique entraînante. Mais cela dissimulait une réalité beaucoup moins joyeuse. Ses morceaux se sont

hissés dans les palmarès, mais sa vie personnelle chutait dans l'ombre des projecteurs. En octobre 2014, une onde de choc a chamboulé le monde de la musique : Kesha déposait une poursuite contre son producteur avec qui elle est associée depuis 2005, Dr Luke, l'accusant d'agressions sexuelles et d'abus psychologiques et émotionnels.

Le dossier fit couler beaucoup d'encre et, encore aujourd'hui, il n'est pas clos. Malgré les accusations, la justice ne permet pas à la chanteuse de se libérer de son contrat avec le producteur et sa maison de disques. Entre-temps, elle a lutté contre des idées suicidaires et souffert de dépression, d'anxiété sévère et de troubles alimentaires. En 2014, elle a séjourné 30 jours en réhabilitation pour remédier à ce problème. Elle affirme aujourd'hui que par moments, elle ne croyait plus jamais pouvoir écrire et faire de la musique. Certains jours, elle peinait même à trouver la motivation nécessaire pour sortir de son lit.

PRIÈRE EXAUCÉE

I can't do this anymore. Please just let me die. Being alive hurts too much.

Tels sont les mots qu'elle prononce en ouverture de son vidéoclip pour sa chanson « Praying ». Ce morceau est le premier *single* de son nouvel album intitulé *Rainbow*. Certaines paroles de cette composition s'adressent directement à son producteur, Dr Luke. Or, contrairement à ce que nous aurions pu croire, elle n'en profite pas pour l'accabler d'insultes ou convaincre le public de la terrible personne qu'il est. Au contraire, elle lui souhaite plutôt d'un jour trouver la lumière qui lui permettra de guérir son âme.

*I hope you're somewhere praying, oh praying
I hope your soul is changing, changing
I hope you find your peace*

En effet, entretenir la colère envers des personnes qui nous ont fait du mal, c'est prouver que nous en sommes toujours atteints. Libérer cette haine et faire preuve d'empathie est ce qui nous permet de soigner nos propres plaies. Voilà une composition mature qui dépeint une belle prise de conscience.

DE TOUTES LES COULEURS

L'entière confection de Kesha sort le 11 août 2017. *Rainbow*, dont le titre est inspiré du fait qu'elle associe l'espoir aux couleurs vives, est son premier album en cinq ans. Elle montre enfin son vrai visage et livre une prestation vocale tout simplement incroyable. Par ailleurs, l'opus est extrêmement varié. Il évoque, entre autres, les thèmes du féminisme, du passé, du pardon, du sentiment d'appartenance, de l'espoir, de l'acceptation de soi et de la guérison, en plus d'explorer plusieurs genres musicaux dont le populaire, le rock, le folk et le country.

Voilà un de ces albums qui marque les esprits, trouble la conscience, charme le cœur. Par sa voix sincère et ses paroles enivrantes, l'artiste de 30 ans nous offre une œuvre tout à fait brillante. Cet album contient 14 courts chapitres nous renseignant tous d'une quelconque manière sur la personne transformée qu'elle est devenue. Regroupés, ces chapitres forment un livre racontant l'histoire d'une femme résiliente qui, à travers les épreuves, s'est toujours relevée et n'a jamais cessé de croire. Croire que c'est dans les moments les plus sombres que se manifeste notre plus grande force. C'est l'histoire d'une femme qui a appris à se connaître et à s'accepter telle qu'elle est. *Rainbow* reflète l'espoir qu'elle a réussi à trouver et nous emplit de ce même sentiment. Kesha Rose Sebert affirme que cet album lui a sauvé la vie, et maintenant, il marque à vie ceux qui l'écoutent.

DANS UN CINÉMA PRÈS DE CHEZ VOUS

PAR ÉMILIE PICHÉ



En 2017, plusieurs bons films ont pris l'affiche tels que Ça, Blade Runner 2049 et Bon Cop, Bad Cop 2. 2017 nous réserve encore quelques belles surprises, qu'il fera bon déguster entre la dinde et... le retour sur les bancs d'école!

STAR WARS, LES DERNIERS JEDI



Les héros du *Réveil de la force* reviennent en salle et se joignent aux figures légendaires de la galaxie. Ils se lanceront dans une aventure aux proportions magistrales qui les amènera à découvrir des secrets ancestraux au sujet de

la Force. Le film mettra en vedette Daisy Ridley, John Boyega, Oscar Isaac, Mark Hamill, Adam Driver, Carrie Fisher, Kelly Marie Tran et Andy Serkis. Carrie Fisher, décédée en 2016, a par chance tourné toutes ses scènes pour le film. Les fans de la star attendent avec impatience de la voir rejouer, pour une dernière fois, au grand écran. La saga Star Wars est aujourd'hui décrite comme culte. Elle a débuté en 1977 et au fil des années, elle a su gagner son public et le garder. The Walt Disney Company, le producteur du film, mise sur la saga puisqu'en plus d'avoir déjà un public, elle en gagne un autre avec les générations d'aujourd'hui. Un marathon des sept premiers films peut s'imposer, question d'être prêt pour la suite. Le neuvième est déjà prévu pour 2019 et mettra fin à la trilogie composée des épisodes VII, VIII et IX.

Sortie le 15 décembre.

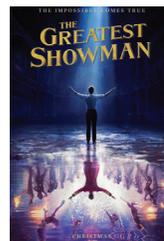
JUMANJI : BIENVENUE DANS LA JUNGLE



Une autre suite, tiens! Est-ce que les créateurs hollywoodiens manqueraient d'imagination? Une chose est sûre, la nostalgie, c'est rentable! En 1995, *Jumanji* prenait l'affiche et permettait à Robin Williams de marquer la vie de plusieurs enfants. Vingt-deux ans plus tard, le jeu de société transformé en jeu vidéo revient. Dwayne Johnson, Jack Black, Kevin Hart, Karen Gillan et bien d'autres s'invitent dans nos cinémas. C'est l'histoire de jeunes, envoyés en retenue, qui trouvent une vieille console de jeux. En débutant une partie, ils seront propulsés dans la jungle. Ceux qui ont vu le premier film se rappellent de Robin Williams sortant du jeu après avoir été coincé à l'intérieur pendant plusieurs années. Les réalisateurs de la suite ont voulu montrer au public l'endroit dans lequel il était resté pris tout ce temps : en hommage à l'acteur parti trop tôt, son personnage aura un rôle à jouer dans l'histoire. La suite est plutôt un film pour ado qu'un film familial, mais sans aucun doute, plusieurs adultes courront pour la voir! Les images tournées à Honolulu sortiront pile pour Noël. Quel beau cadeau! Plaisir garanti.

Sortie le 20 décembre.

THE GREATEST SHOWMAN



Mettons de côté les suites et parlons d'une comédie musicale très attendue : *The Greatest Showman*. C'est l'histoire de l'entrepreneur américain Phineas Taylor Barnum. Homme d'affaires des années 1880, son entreprise va se développer en partie grâce à des *freak shows* et à son cirque, le cirque Barnum. Ce film biographique met en scène Hugh Jackman, Zac Efron, Michelle Williams, Rebecca Ferguson et Zendaya. Petit fait cocasse : le film devait sortir l'an dernier à la même date, mais puisque la comédie musicale *La La Land* est sortie en salle peu avant la date prévue, les producteurs ont décidé d'attendre. Le réalisateur Michael Gracey qualifie Barnum de Steve Jobs ou de Jay-Z de son temps. Le magazine *Vogue* parle du film comme étant la comédie musicale la plus magique de l'année. Tous s'entendent pour dire que c'est un film à voir, ne serait-ce que pour en apprendre plus sur un grand homme. La magie va-t-elle opérer?

Sortie le 24 décembre.

POUR QUE TON PEUPLE NE SOIT PLUS INVISIBLE

Au mois d'octobre dernier avait lieu le festival Planèteoscope, qui présentait une sélection de films sur les enjeux autochtones. Parmi les 925 étudiants présents à l'évènement, certains ont dû s'adresser sous forme de lettre à un personnage du film visionné. En voici deux, qui vont droit au cœur.

PAR JÉRÉMIE PETIT



Waseskun
par Steve Patry

Une incursion au Centre de guérison Waseskun où l'on rencontre plusieurs hommes autochtones au passé difficile et aux prises avec des problèmes de violence ou de délinquance. Ce centre est un organisme autochtone affilié aux Services correctionnels du Canada et du Québec et vise avant tout la guérison par l'entremise de la pratique des traditions culturelles et par des thérapies de groupe, et ce, dans l'objectif d'une réinsertion sociale des Autochtones.

Mon cher ami,

De prime abord, j'aimerais m'excuser pour l'ignorance de mes ancêtres. Cette ignorance qui a fait souffrir ton peuple et qui, encore aujourd'hui, banalise votre existence comme si vous n'étiez que des babioles touristiques pour impressionner ceux qui visitent notre beau pays, ou devrais-je dire, votre terre natale. Lorsque j'ai vu ces images présentées dans le documentaire *Waseskun*, ces images d'un homme complètement ravagé par la culpabilité de ses actes violents et envahi par une anxiété constante, j'ai senti une immense culpabilité monter en moi. Pourtant, je n'ai strictement rien à voir là-dedans. Peut-être avais-je simplement honte de ma propre ignorance...

Je me rappelle vaguement mes cours d'histoire du Canada au secondaire, mais je me souviens très bien que ce qu'on m'enseignait n'était nullement en faveur des Autochtones, mais bien en faveur de l'homme blanc, de mes ancêtres. Je n'ai jamais pris le temps de m'intéresser réellement à ta culture. J'ai vaguement survolé l'histoire des pensionnats à travers mes cours, mais jamais je ne me suis arrêté à chercher ce qui s'était réellement passé dans ces endroits horribles, créés et prônés par la méconnaissance des Allochtones.

C'est pour cela que j'ai honte, honte de participer, malgré moi, à ce mouvement d'ignorance populaire. Je ne peux même pas imaginer ce que tu as vécu là-bas, dans les pensionnats, tous les traumatismes que tu as dû subir et qui ont fait de toi « un homme de rage ». Mais comment mes ancêtres ont-ils pu être aussi médiocres envers ton peuple ? Eux

qui ont fait la guerre à des gens qui massacraient une « race » dans des camps de concentration, mais qui, sur leur propre terre, détruisaient les origines et la culture des Autochtones qui n'étaient victimes que de la haine et de la peur des Allochtones aveuglés par leurs différences. Un grand homme a dit un jour : « La glorification d'une race et le dénigrement corollaire d'une autre a toujours été et sera toujours une recette de meurtre. Ceci est une loi absolue. » Il dit également : « Humainement, personnellement, la couleur n'existe pas. Politiquement, elle existe ». Cet homme se nomme James Baldwin, grand défenseur des droits des Afro-Américains aux États-Unis. Ces paroles décrivent bien la gravité des gestes posés par mes ancêtres qui ont fait de toi ce que tu as été et ne seras plus jamais.

« Pour aller de l'avant, il faut faire la paix avec son passé ». Ce sont de bien sages paroles prononcées par la dame qui vous accompagne lors de vos séances de thérapie de groupe. Sincèrement, j'espère qu'à Waseskun tu trouveras la paix intérieure. Sois fier de tes efforts et de tes accomplissements. Ta femme t'attend mon ami, et tu la retrouveras bientôt. J'ai cru comprendre qu'en langue crie, le mot Waseskun désigne le moment où les nuages commencent à se dissiper après une tempête, laissant apparaître le bleu du ciel et les premiers rayons du soleil. Puissent-ils t'éclairer vers le chemin du bonheur et de la paix.

Sincèrement,

Jérémie

PAR JOSÉE DUQUETTE



Nous n'étions que des enfants
par Tim Wolochatiuk

Lyna Hart a quatre ans et Glen Anaquod six ans quand ils sont forcés par l'État canadien de quitter leur famille pour aller au pensionnat indien. De 1881 à 1996, les pensionnats avaient comme mandat de « tuer l'Indien au cœur de l'enfant » pour forcer les communautés autochtones à s'assimiler à la population canadienne. On les empêchera de parler leur langue, ils subiront l'humiliation et même la violence. On estime qu'au moins 3200 enfants sont morts dans les pensionnats.

Chère maman de Lyna,

Je vous écris cette lettre pour vous faire mes excuses. Je vous dois des excuses car je vous ai durement jugée. Je l'avoue, après le visionnement du témoignage de votre fille, je vous en ai voulu. Je me suis réellement demandée pourquoi vous avez laissé votre enfant partir dans ce pensionnat? Pourquoi ne vous êtes-vous pas enfuie loin de tout ça avec elle? Pourquoi vous ne l'avez pas mieux protégée? J'étais fâchée que ces horreurs soient arrivées à votre enfant. Je n'excuse pas mon peuple pour ce qui lui est arrivée, jamais. Je me suis dit, très prétentieusement, que je n'aurais pas permis qu'une telle chose arrive à mes enfants, qu'il n'était pas né celui qui réussirait à m'enlever mes petites filles. Je m'excuse.

C'est si facile de se dire que l'on aurait fait mieux. Je vous imagine très bien me dire que ce n'était pas si simple, que supplier était inutile, que l'humanité n'existait pas dans le cœur des hommes blancs, qu'ils vous auraient traquée, que d'autres avant vous avaient tenté le coup, en vain. Peut-être avez-vous pensé que Lyna aurait un meilleur avenir dans ce pensionnat? Peut-être n'aviez-vous pas le choix? Peut-être aviez-vous simplement peur de mourir? Cette peur aurait été légitime. Qu'auriez-vous pu faire? Un peuple déterminé et armé vous a envahis, vous a chassés de vos terres et a tenté de tuer votre culture.

J'ai honte. J'ai honte de ce qui est arrivé et de ne pas avoir su avant. J'ai été tellement naïve. J'ai longtemps pensé que nous, les Canadiens, étions plus civilisés et plus humains que nos voisins les Améri-

cains. Quand j'y songe, la ségrégation des Noirs aux États-Unis battait son plein au moment où il existait des pensionnats autochtones. Finalement, nous avons fait la même chose. J'ai peine à vous le dire, mais en 1958, l'année où Lyna est partie en pension, les familles noires, elles, restaient unies dans cette ségrégation. Loin de moi l'idée d'amoindrir le drame vécu par nos voisins de couleur, bien au contraire. Je veux seulement dire que nous, les Canadiens, avons contribué à l'horreur du monde et touché l'intouchable : vos enfants.

J'ai moi-même deux filles et j'ai pensé à elles lors du témoignage de la vôtre. J'ai pleuré, beaucoup pleuré. J'ai imaginé ma petite Alice à la place de votre Lyna lorsqu'on lui a durement coupé les cheveux, lorsqu'on lui a enlevé son identité en la rebaptisant au nom de « 99 », lorsqu'on l'a laissé pleurer sans la consoler, lorsqu'on l'a forcée à manger de cet horrible gruau, lorsqu'on l'a giflée, lorsqu'on l'a... violée. Pendant le visionnement du témoignage de Lyna, j'ai senti un poing écraser un peu plus ma poitrine chaque fois que l'on volait un peu plus son enfance. Comment fait-on pour réparer l'irréparable? Je l'ignore. Maman de Lyna, j'espère franchement que vous n'avez jamais su ce qui est arrivé à votre bébé dans ce pensionnat. Ça fait trop mal de savoir. Ça vous ferait mourir de nouveau.

Josée, une maman, comme vous.